

I ' M D E R A N G E D



de **Mina Kavani**

CRÉATION 2022

Je délire,

Je rêve,

Je ne réfléchis pas,

Tout est inversé

Je suis moi-même inversée





©Narsis Zahed

NOTE D'INTENTION

I'M DERANGED ce sont mes rêves, mes cauchemars, mes désirs et mes passions achevés et inachevés : c'est mon exil. L'exil déjà commencé dans mon propre pays. L'exil imposé par la République Islamique dès mon enfance, où nous étions – déjà - exilés dans notre maison, dans les rues de Téhéran. Nous étions des étrangers. J'étais déjà une étrangère dans mon pays qui rêvait d'ailleurs et cet exil a continué...

Aujourd'hui c'est en France que je suis en exil et cela fait 7 ans que je ne peux pas retourner dans mon pays et je rêve de ma vie à Téhéran, et je continue de rêver d'ailleurs. A partir du moment où l'on décide d'être des artistes libres et sans censure, dans notre corps et notre tête, nous sommes tous condamnés à l'exil, à cause des hommes de pouvoir et de leur fascisme.

Que l'on reste où que l'on parte nous sommes condamnés à cet exil. Nous sommes leurs marionnettes. Nous ne sommes jamais maître de notre propre vie. Moi la jeune actrice qui voulait fuir la dictature, qui voulait savoir ce que cela veut dire d'être une actrice « pas censurée », j'ai tout quitté pour ce rêve, cette passion. Mais cette dictature me suit et ne m'a jamais lâchée. Je vis toujours avec la peur et l'inquiétude, les cicatrices laissées par le gouvernement iranien. Je continue de vivre avec cette même angoisse et cela est devenu une obsession pour moi. Je me suis aussi rendue compte que toute ma génération, toute la jeunesse iranienne - je parle notamment des artistes – nous sommes dispersés dans le monde pour atteindre « nos rêves artistiques ».

Et nous qui avons passé toutes ces années à Téhéran à penser « partir ailleurs », maintenant que nous sommes en dehors de L'Iran, nous passons notre vie ici à penser à Téhéran ! Nous ne vivons jamais dans l'endroit où nous sommes ! Comme condamnés à cette schizophrénie d'être dans un endroit et de vivre ailleurs dans notre tête.

Quand j'y pense, je réalise que cet « intérieur et extérieur », a commencé à Téhéran : nous vivions dans la République Islamique et nous avons un « Brooklyn underground » dans notre maison ! J'étais très préoccupée par ça, ou plutôt obsédée.

En 2015, au moment de la sortie du film *Red Rose* dans lequel je tenais le rôle principal, j'ai été la cible des attaques du gouvernement iranien et on m'a donné le titre « d'actrice pornographique », tout simplement pour une scène d'amour...

Il y a trois ans, j'ai pris la décision de faire un spectacle qui dirait tout cela, le cheminement, les tourments, ces rêves, l'exil... C'est devenu vital pour moi de mettre en mots, en scène, ces angoisses, ces paranos et cette double vie, d'où l'écriture de **I'M DERANGED.**

Mina Kavani



MINA KAVANI



Mina Kavani est née à Téhéran dans une famille d'artistes. Elle est la nièce de Ali Raffi metteur en scène et réalisateur iranien. Dès l'âge de 16 ans, elle joue sous sa direction et celle d'importants metteurs en scène iraniens. À 22 ans elle s'installe à Paris et entre au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique dans la classe de Jean-Damien Barbin.

En 2015, elle joue au cinéma le rôle principal de Sara, dans le film engagé *Red Rose* de la cinéaste iranienne Sepideh Farsi. Apparaissant nue dans le film, elle est la cible d'attaques virulentes dans la presse iranienne et qualifiée de «1^{ère} actrice pornographique », ce qui lui vaudra son exil. Depuis elle continue sa carrière d'actrice en France.

Au théâtre, on retrouve Mina Kavani dans le spectacle *Les Forteresses* de Gurshad Shahman (présenté notamment à la MC93 de Bobigny, au Centre Pompidou, et repris au TNB Rennes-Festival mettre en scène en novembre 23, Théâtre de La Bastille en février 24).

La saison prochaine, elle sera aussi dans le spectacle *Oui* de Thomas Bernhard conçue par Cécile Pauthe et Claude Duparfait au Théâtre de l'Odéon-Ateliers Berthier en avril-mai 24.

Elle a également jouée dans la création polyphonique *Persées* d'Alexandra Lacroix (Opéra de Limoges), dans *Malina* et *Impromptu poétique* de Ingeborg Bachmann sous la direction de Barbara Hutt (Maison de la Poésie de Paris, Centre européen de la Poésie festival d'Avignon), et dans *Lazare Station* de Lazare.

Elle a également présenté à l'Odéon un récital d'une poétesse contemporaine iranienne majeure Forough Farrokhzad. Elle participe à des stages sous la direction entre autres de Falk Richter (TNS) et de Krystian Lupa qu'elle retrouvera ensuite pour un nouveau travail en commun.

Au cinéma, on retrouve Mina Kavani dans le dernier film *No Bears* du grand cinéaste iranien Jafar Panahi, emprisonné depuis juillet 2022 et récemment libéré. Son film a reçu le Prix Spécial du Jury à La Mostra de Venise 2022.

Elle a joué tout récemment dans le film *Reading Lolita in Teheran* du réalisateur israélien Eran Riklis aux côtés de sa compatriote Golshifteh Farahani.

Elle fait la voix du rôle principal de l'animation *La Sirène* de Sepideh Farsi, sélectionné au Festival de Berlin 2023 (Berlinale).

Elle a aussi tourné *Sous Transe* de Camellia Montassere, *White Burqa* du réalisateur suisse Gaël Metroz. Elle tient le rôle principal dans le film *Des Hortensias* en hiver de Hélène Rastegar et l'un des rôles principaux dans *La fille et le garçon* de Jean-Marie Besset.

Mina Kavani crée en 2022 son premier spectacle *I'M DERANGED*, qu'elle écrit, met en scène et interprète. Un spectacle né d'une nécessité de dire et partager son rêve d'ailleurs, loin de la dictature et de la censure.



SIAVASH AMINI

Compositeur



Siavash Amini, né en 1987, est un compositeur, musicien et producteur résidant à Téhéran. Il débute la guitare en 1999 et forme son premier groupe en 2001. D'abord amateur de rock, Amini a fait ses premiers pas dans la musique électro après avoir écouté Massive Attack. Aujourd'hui, Amini produit une musique électro à la texture abstraite. Sa musique est multicouche avec des micro beats, des riffs de guitare électrique soul-healing mélangés à des textures sonores glitch. Il a été profondément influencé par la culture du sud de l'Iran où il a passé la majeure partie de sa vie d'adolescent. Il a travaillé avec les célèbres labels internationaux Room40, Hallow Ground, Opal Tapes et Umor Rex. Il a également collaboré avec un large éventail d'artistes internationaux dont Rafael Anton Irisarri, 9T Antiope, Heinali et Zenzungle. Il a remixé des morceaux pour Carl Craig, Bernard Szajner, LTO et le duo Arigto. Il a présenté au festival CTM, MUTEKes, *Silent Night Prague* et dans de nombreux autres lieux et événements internationaux bien connus. Il est co-fondateur de « SET experimental art events » et de « SETfest » à Téhéran, en Iran. A également composé pour des films et le théâtre.

MAKSYM TETERUK

Collaborateur artistique



Metteur en scène, dramaturge et chercheur. Maksym Teteruk est assistant à la mise en scène et collaborateur à la dramaturgie de Krystian Lupa sur *Mo Fei* de Shi Tiesheng en 2017, *Capri, l'île des fugitifs* d'après *Kaputt* et *La Peau* de Curzio Malaparte à Varsovie, 2019, *Austerlitz* d'après W.G. Sebald à Vilnius, 2020 et *Journal d'un fou* d'après Lu Xun à Harbin, 2021. En février 2020, il met en scène *L'inassouvissement* d'après S.I Witkiewicz au Théâtre Studio d'Alfortville.

CLEMENCE KAZEMI

Scénographe

Née à Paris en 1979. Après des études théâtrales à l'Université de Paris X et d'architecture à Paris La Villette, Clémence Kazémi suit l'enseignement de scénographie de l'Ecole Internationale de Théâtre Jacques Lecoq. D'abord assistante du peintre et scénographe Bernard Michel elle a travaillé avec Klaus Mickaël Güber, Edouardo Arroyo et Gilles Aillaud.

Elle rencontre en 2005 le peintre et scénographe Lucio Fanti avec qui elle collabore pendant plus de 15 ans comme assistante sur des spectacles de Bernard Sobel, Luc Bondy, Lukas Hemleb, Gérard Desarthe... Elle a travaillé dans des lieux tels que l'Opéra de Lyon, La Monnaie de Bruxelles, le Théâtre National de Strasbourg, le Théâtre de la Colline, le Théâtre de l'Odéon, la Comédie Française.

À partir de 2007, elle signe ses propres scénographies pour des projets théâtraux. Elle collabore régulièrement pour Mirabelle Rousseau, Dorian Rossel, Anne Monfort, Delphine Salkin, Olivia Corsini, Serge Nicolai.

Récemment elle a présenté un projet de performance en collaboration avec Marco Giusti, *Léviathan*; performance nocturne dans la forêt mêlant poésies et sculptures avec le comédien Jacques Bonnaffé et la comédienne Luna Scolari. La première représentation publique a eu lieu à la Scène Nationale de Châteauevallon-Théâtre Liberté de Toulon lors du festival d'été en juillet 2021.

MARCO GIUSTI

Créateur lumière



Né en 1977 à Moruzzo en Italie. Après des études en histoire contemporaine à Trieste, il s'installe à Milan où il obtient un diplôme en direction de théâtre. Il se forme ensuite auprès du peintre et créateur lumière Gabriele Amadori.

Marco Giusti a travaillé en tant que créateur lumière avec les metteurs en scène Roméo Castellucci, Silvia Costa, Giorgio Barberio Corsetti, Nicolas Berloff, Adriano Sinivia...

Ces dernières années, il a réalisé des créations lumières dans plusieurs théâtres en Italie et en Europe : Théâtre du Châtelet à Paris, Opéra Bastille, Maggio Musicale Fiorentino, Opéra de Lausanne, Opéra Ballet de Genève, The theater St Gallen, Festival d'Avignon, Opéra de Rome, Teatro Real Madrid, Teatro di San Carlo Naples,... Il collabore également avec des festivals tels que La Biennale DMT Danse Musique Théâtre de Venise, Rossini Opera Festival, des festivals de musique et travaille aussi en tant que conseiller lumière avec des agences d'architecture.

CINNA PEYGHAMY

Artiste sonore



Cinna Peyghamy est un compositeur et artiste sonore basé à Paris. Il fait ses études dans l'informatique musicale à Paris, Montréal et Saint-Etienne. Son intérêt pour l'électronique et l'informatique le pousse à créer ses propres outils de production sonore : logiciels de glitch, amplis et synthétiseur DIY, instruments mécaniques à base de moteur... Ses premières productions parues explorent une écriture électronique sombre riche en mélodies abrasives et rythmiques fragmentées. Né en France de parents iraniens, il focalise sa recherche sur l'hybridation entre le tombak (percussion persane) et le synthétiseur modulaire, l'acoustique et l'électronique, le traditionnel et le contemporain.

CALENDRIER

Du 21 juin au 11 juillet 2021- Marseille I Montévidéo

Résidence d'écriture à La Cômerie du 21 juin au 11 juillet 2021

Du 4 au 6 novembre 2021 - Nantes I Nouveau Studio Théâtre-Nantes

Résidence et lecture publique du texte le 6 novembre 2021

Dans le cadre d'une carte blanche de Grosse Théâtre

Du 6 au 19 janvier 2022 - Marseille I Montévidéo

Résidence de création > répétitions, avec début de la création lumière et son

Du 18 au 25 octobre 2022 I Le Manège, scène nationale de Maubeuge

Résidence de création

Du 31 octobre au 10 novembre 2022 - TU-Nantes, scène jeune création et arts vivants

Premières du 8 au 10 novembre 2022

> **2 mars 2023** - Festival *Le Cabaret de curiosités* – Le Manège, scène nationale de Maubeuge, en partenariat avec Le Phénix, scène nationale de Valenciennes I 1 représentation

> **13 juin 2023** - Festival *Les Rencontres à l'Echelle* – Friche Belle de Mai - Marseille I 1 représentation

> **11 et 12 juillet 2023** – La Manufacture – Avignon - 2 représentations

> **Du 12 au 22 octobre 2023** – Théâtre Athénée – Paris I Prémisses Production I 10 représentations

> **Novembre 2023** : Festival *Nouvelles Images Persanes* – Vitré I 1 représentation

EQUIPE - PRODUCTION

Un monologue écrit, mis en scène et interprété par **Mina Kavani**

Composition musicale : **Siavash Amini**

Scénographie : **Clémence Kazémi**

Création lumière : **Marco Giusti**

Artiste sonore-son : **Cinna Peyghamy**

Régie générale et régie lumière : **Pierre-Eric Vives**

Collaborateur artistique : **Maksym Teteruk**

Administration-production : **Christelle Guillotin**

Merci à Jean-Damien Barbin mon professeur du CNSAD de Paris, mon maître éternel qui m'a tant appris pendant toutes ces années d'exil et qui m'a tant soutenue et aidée dans ce projet. Mina Kavani

Production – coproduction : Grosse Théâtre

Coproduction : Le Manège – Maubeuge scène nationale I TU-Nantes scène jeune création

Aides à la résidence : Montévidéo-Marseille I Le Manège – Maubeuge scène nationale I TU-Nantes

Avec le soutien du Conseil Régional des Pays de la Loire

Photos scène Laura Severi@llauraseveri : <https://www.instagram.com/llauraseveri/>

Le Manège a intégré Mina Kavani à son « campement des artistes » sur la saison 2022-23, en choisissant de lui apporter soutien et accompagnement. En 2023-24, Mina Kavani rejoindra également le "Campus du pôle européen de création" en tant qu'artiste soutenue par le Manège de Maubeuge et Le Phénix de Valenciennes.

CONTACT

Mina Kavani I 06 20 16 58 37 I minakavani@gmail.com

Christelle Guillotin I 06 75 03 17 42 I contact@grossetheatre.com

GROSSE THEATRE – 27 Av. de la Gare St-Joseph 44300 Nantes

Association META JUPE _ Siret. 414 736 728 00042 - APE 9001Z – Licences de spectacle PLATESV-R-2021-012060 / 012061



Mina Kavani, artiste libre

Entretien avec Maïa Bouteillet

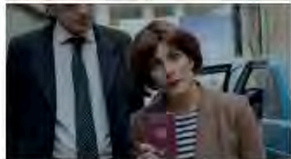


I'm deranged.
(© Mina Kavani)

Mina Kavani offre sa voix profonde à l'une des trois sœurs des *Forteresses*, la très belle pièce de Gurshad Shaheman. Elle prête aussi son fascinant regard à Zara, personnage tragique bloquée au seuil de l'exil, dans *Aucun ours* (Prix spécial du jury à la Mostra de Venise), film extraordinaire du grand Jafar Panahi, qui malgré les condamnations et les arrestations continue de tourner coûte que coûte. Deux

histoires puissamment politiques qui résonnent à plus d'un titre avec celle de la jeune actrice installée en France depuis 2010, où elle a suivi des études au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris, et où elle vit désormais en exil. Mina Kavani est interdite de retour dans son pays depuis qu'en 2015, son rôle dans le film *Red rose*, de Sepideh Farsi, où elle apparaît nue, lui a valu l'opprobre des mollahs. La jeune artiste passionnée compte parmi celles qui incarnent avec force le mouvement « Femme, vie, liberté ». Tout comme sa consœur et amie Golshifteh Farahani, avec qui elle tourne *Lire Lolita à Téhéran*, adapté du roman d'Azar Nafisi par le réalisateur israélien Eran Riklis.

On la verra la saison prochaine, dans une mise en scène de Célie Pauthe, adaptée du roman *Oui* de Thomas Bernhard, avec Claude Duparfait, à l'Odéon. Entretiens, il faut aller la voir et l'entendre dans *I'm deranged*, solo écrit et interprété par elle-même, à l'affiche du Off d'Avignon, et à l'automne, au théâtre de l'Athénée, à Paris, où elle exprime avec urgence les rêves et les tourments d'une vie traversée par l'exil.



Mina Kavani au cinéma dans *Red rose* (2015), de Sepideh Farsi et dans *Aucun ours* (2022), de Jafar Panahi.

I'm deranged de Mina Kavani sera présenté le 11 juillet 2023 à 23h et le 12 juillet 2023 à 20h, au Festival Off d'Avignon, à la Manufacture, et au Théâtre de l'Athénée, à Paris du 12 au 22 octobre 2023.

UBU : Comment est né votre spectacle *I'm deranged* ? Quelle est l'origine de ce solo que vous avez écrit et que vous interprétez ?

Mina Kavani : J'ai quitté l'Iran pour poursuivre librement ma carrière loin de la censure et du foulard, à Paris, où je suis entrée au Conservatoire supérieur d'art dramatique. J'avais imaginé un endroit extrêmement festif, un peu comme dans le film *Fame* d'Alan Parker, mais ce n'était pas comme cela — même si j'ai énormément appris dans la classe d'interprétation de Jean-Damien Barbin. En fait, ça a été un moment assez dur. C'est l'endroit où j'ai connu, pour la première fois, la solitude, l'isolement, je me suis sentie exclue, alors qu'en principe je suis plutôt quelqu'un de solaire... J'ai rencontré là un autre aspect de moi-même, et j'ai commencé à écrire des petits monologues. Je faisais aussi des montages avec des textes qu'on étudiait, comme si j'avais besoin — puisque ce n'était pas ma langue maternelle — d'en passer par ces autres textes pour inventer le mien. Plusieurs personnes m'ont encouragée. Je n'avais pas l'intention de devenir metteuse en scène mais je continuais mes monologues, même après le Conservatoire, tout simplement pour ne pas devenir folle. Puis, j'ai été sélectionnée pour jouer le rôle principal dans le long métrage *Red rose*, de la cinéaste iranienne Sepideh Farsi, elle-même en exil. J'ai voulu faire ce rôle parce que je suis tombée amoureuse de ce personnage de fille moderne et sauvage, à l'image de la véritable jeunesse iranienne, celle qu'en France vous découvrez aujourd'hui avec le mouvement « Femme vie liberté ».

Qu'entendez-vous par « sauvage » ? vous employez souvent ce mot...

Je veux dire libre ! celle qui ne se soumet pas aux diktats. J'ai toujours été influencée par des actrices comme Maria Schneider, ou même d'ailleurs Romy Schneider mais sur un autre plan, ou encore Gena Rowlands, Adjani... Des actrices toujours un peu excessives, dans leur approche professionnelle comme dans leur vie. Peut-être que je me retrouvais un peu à travers elles. J'étais très jeune, j'avais seulement 22 ans quand je suis arrivée en France, je n'avais pas fini mon apprentissage... Dans le personnage de *Red rose*, il y a de ça : elle est entière, avec ses désirs, sa façon d'être et de dire merde à la République islamique, ce qui n'est pas rien ! Être une fille marginale à Téhéran, ce n'est pas la même chose qu'être une fille marginale à Paris, vraiment pas ! Jamais je ne me suis dit j'ai envie de devenir marginale, rien ne me prédestinait à cela. Mais, quand le film est sorti, j'ai été attaquée par la presse iranienne qui m'a qualifiée de « première actrice pornographique iranienne » et c'est à partir de là qu'il m'a été interdit de retourner en Iran. C'est alors que j'ai commencé ma vie en exil.

Désormais vous êtes réfugiée ?

J'ai eu le statut de réfugiée puis j'ai obtenu la nationalité française mais cela ne change pas mon exil. L'exil est resté en moi, même si c'est bien de ne plus avoir ce pas-seport de réfugié qui provoquait les gros yeux des poli-

ciers à chaque fois que je passais une frontière... Et donc, j'ai continué à écrire ces monologues pour ne pas devenir folle, en me disant qu'un jour je voudrais en faire quelque chose, jusqu'à ce que ma route croise celle du grand Krystian Lupa avec qui j'ai suivi deux stages. Lupa travaille énormément sur le sauvagement de l'acteur : pour lui, un acteur sans son sauvage, sans son fou, est un acteur bourgeois. Il fait travailler sur le monologue intérieur, cela faisait tellement longtemps que cela bouillait en moi, que ça ne demandait qu'à sortir ! C'est une rencontre qui a énormément compté pour moi.

Il y a eu trois rencontres fondamentales dans mon parcours d'actrice ; d'abord mon oncle, Ali Raffi, immense metteur en scène en Iran qui m'a formée, puis Jean-Damien Barbin, mon professeur au Conservatoire de Paris qui m'a libérée de toutes ces chaînes de timidité qui étaient le résultat direct de la censure — il m'a questionnée sur qui j'étais vraiment en tant qu'artiste — et puis Krystian Lupa qui m'a permis de prendre mon envol. Ce sont trois personnes qui m'ont littéralement construite. À la fin du stage, Lupa m'a fortement encouragée à créer mon monologue. Puis, alors que nous étions en résidence à Marseille, avec Gurshad Shaheman pour *Les Forteresses*, à Montevideo, le lieu m'a fortement inspirée. J'ai adoré cet endroit, c'est ainsi que j'ai fait une demande de résidence d'écriture, qui a débouché ensuite sur une résidence de création. Je tiens à dire que la musique du spectacle a été écrite par le grand compositeur Siavash Amini, lui-même interdit de sortir d'Iran, créateur génial d'une musique électro très raffinée. Nous avons construit la musique à distance, pendant que j'étais à Marseille et lui à Téhéran.

Dans votre spectacle vous dites que dans votre pays, déjà, vous vous sentiez étrangère, qu'entendez-vous par là ? Pouvez-vous raconter comment vous avez commencé le théâtre ? Quelles étaient les conditions dans lesquelles vous viviez en Iran ?

C'est en France que j'ai découvert qui je suis réellement... J'ai eu la chance de grandir dans une famille d'artistes à Téhéran. J'y ai vécu une sorte de double vie un peu schizophrénique, dans le bon et dans le mauvais sens du terme, ce qui a construit l'artiste que je suis. J'ai grandi dans la République islamique où tout était noir, fermé, censuré, où la peur et l'angoisse existaient en permanence dans la vie quotidienne ; et, par ailleurs, je vivais dans une maison où mes parents voyaient tous les films occidentaux, en cachette, ils écoutaient la musique occidentale, ils étaient très occidentalisés eux-mêmes donc, en fait, je menais une double vie. D'un côté, ça m'enrichissait mais, en même temps, j'étais toujours à l'écart de la société. À l'école j'étais très différente, je n'avais pas beaucoup d'amies, j'étais en décalage. Sur le moment, je n'étais pas consciente de ça, c'est plus tard, à Paris, avec le recul, que je l'ai réalisé. Ce décalage ne m'a jamais quittée : je le ressentais à Téhéran et je l'ai ressenti en France, parce que j'étais l'étrangère quand j'ai commencé au Conservatoire qui n'était pas l'endroit le plus doux du monde.

Pour en revenir à l'Iran : à l'origine, j'ai suivi l'enseignement de mon oncle Ali Raffi, qui aujourd'hui est âgé, mais qui était un peu l'équivalent de Patrice Chéreau, il a formé près de quatre générations d'acteurs et d'actrices. Et quand j'y pense, c'est dingue ! À l'école on apprenait le Coran et le dernier testament de l'Imam Khomeiny et, à la maison, puisque mon oncle habitait au-dessus de chez nous, j'avais accès à une extraordinaire université en cachette, à un conservatoire rien que pour moi. Il me parlait de Chéreau, de Mnouchkine, de Brecht, de Tchekhov, il me montrait tous les films de tous les grands cinéastes, il me faisait des programmes Bergman, Hitchcock... Non, ma vie n'était pas normale du tout. Un jour, je ferai un film de tout ça !

Ali Raffi a vécu des dizaines d'années en France où il a travaillé avec Georges Wilson, Pierre Debauche, au TNP, dans des films de Varda, de Vadim... il est rentré pour diriger le Théâtre de la ville de Téhéran et l'École d'art dramatique de Téhéran, puis il y a eu la révolution, il a été viré, il est reparti... Il a connu beaucoup d'allers retours. Il était opposant au Shah mais aussi de la République islamique. Je me souviens d'une représentation où des hommes ont fait irruption pour arrêter tout le monde, Ali Raffi a été condamné à deux ans de prison, il a arrêté de travailler, il a énormément souffert. J'ai grandi avec tout ça et j'ai vu à quel point il se battait pour poursuivre son art. Et plus il me parlait de ça, plus il m'a donné envie de partir faire mon art dans la liberté. Il a été comme un père pour moi, mon départ a été une déchirure pour tous les deux mais c'était plus fort que moi, je ne pouvais pas rester, je ne pouvais pas supporter de voir, à la veille de la première, une sorte de comité de censure débarquer pour couper tel passage, tel élément... Tu ne savais jamais quel spectacle tu allais jouer le soir de la première !

On a du mal, vu d'ici, à se représenter ce que cela signifie de faire du théâtre et des films en Iran, comment c'est possible de travailler dans un tel contexte ?
Oui je pensais à ça en voyant le film *Leila et ses frères* de Saeed Roustaei. Faire du cinéma et du théâtre, c'est pour nous un besoin vital pour ne pas sombrer. Surtout le cinéma, il y a un lien très fort entre le cinéma et les Iraniens.

Qu'est-ce que vous a apporté votre expérience avec Jafar Panahi sur le film *Aucun ours* ?

C'est l'une des expériences justement qui m'a ramenée à toutes ces questions-là. Je me suis retrouvée à Istanbul en Turquie à travailler à distance, avec un réalisateur interdit de sortir d'Iran alors que moi-même j'avais l'interdiction de revenir en Iran. La question de la frontière était permanente, c'était très tangible ! Il dirigeait tout par Zoom et ce qui est incroyable – voilà une autre grande leçon d'un maestro ! – c'est qu'au moment où il me dirigeait, j'étais très prise par l'émotion que suscitait en moi notre situation, alors que lui était extrêmement concentré sur ses objectifs. À un moment je pleurais, et il m'a reprise en me disant : je ne veux pas que tu pleures, Zara est une

femme forte ! Il ne se plaignait pas de ne pouvoir être là, il travaillait et était presque plus présent que s'il avait été là en chair et en os. Ses films sont interdits mais tout le monde les a vus. Jafar Panahi est très connu en Iran, à l'égal de Kiarostami. Mais ce qu'il subit c'est le quotidien de tous les artistes : devoir se battre pour s'exprimer, pour exister ! C'est constant ! Notre art est mêlé à des questions basiques de survie, et même quand tu sors du pays. J'en parle souvent avec Golshifteh Farahani, avec qui je tourne un film en ce moment. Nous ne pouvons pas être simplement actrices, nous sommes toujours prisonnières de la politique, de notre situation d'exil. Nous vivons en permanence avec ça. Ce que j'ai vécu enfant quand la police débarquait chez mes parents pour fouiller toute la maison, à la recherche d'alcool ou de films interdits, m'a marquée définitivement !

Vous reconnaissez-vous dans ce qui est dit dans *Les Forteresses*, le spectacle de Gurshad Shaheman dans lequel vous jouez ?

Pas au niveau des vies racontées : Gurshad parle de la génération de sa mère et de la vie à Tabriz, dans un milieu azéri, une toute autre culture que la mienne. J'ai grandi dans un tout autre contexte, d'une modernité extrême. Aujourd'hui, avec le mouvement actuel, on commence à comprendre, on peut imaginer une fille iranienne avec les cheveux courts roses ou bleus, il y a quelques années encore on avait une représentation plus clichée de la jeunesse iranienne... Culturellement ça n'a rien à voir, mais il y a des phrases incroyables qui résonnent très fortement dans ma tête et, chaque soir quand je joue, ça me déchire le cœur. Je joue Hominaz la plus jeune des sœurs, celle qui est restée à Téhéran. Elle a par exemple cette phrase extraordinaire sur la distance : « *la question c'est la distance / l'immensité de la distance / elle n'est pas que géographique / elle ne se compte pas seulement en kilomètres / la route est jonchée d'obstacles / Les frontières, les visas, les cadenas / Les murs invisibles / Les milliers de kilomètres de barbelés déroulés en cercle concentriques tout autour de l'inaccessible Europe / je ne peux pas laisser mes enfants de l'autre côté de la ligne pour venir m'enfermer ici / À choisir ma prison, je préfère rester avec les miens* ». Ça me parle de toute ces déchirures que je vis avec ma famille. Ou quand elle parle du décès du père... au début, j'avais énormément de difficulté à dire ce texte parce que ça fait partie de ma hantise que mes parents meurent en Iran sans que je puisse retourner là-bas.

***Les Forteresses*, c'est aussi un hommage aux femmes d'Iran, le spectacle créé en 2020 a été rattrapé par le mouvement actuel. Est-ce que vous pensiez que ça pouvait arriver ?**

Je n'ai pas commencé le mouvement « Femme, vie, liberté » il y a six mois. « Femme, vie, liberté », ça fait 12 ans que ça dure pour moi. Les Iraniens avaient peur de ça et les Français avaient une image complètement déformée de l'Iran. Quand j'ai joué *Red rose*, je n'ai pas seulement été attaquée par le gouvernement mais aussi par beaucoup d'intellectuels iraniens qui trouvaient

choquant que je me dénude. Aujourd'hui, je reçois des messages de félicitations de personnes qui semblent religieuses, certains qui m'insultaient il y a sept ans. Aujourd'hui ça s'appelle Femme vie liberté, mais ça fait longtemps qu'elles se battent pour leur liberté, les femmes iraniennes. Ce qui a changé, c'est que maintenant le monde entier le sait.

Est-ce que vous vous sentez une responsabilité vis-à-vis d'elles ? Avez-vous l'impression d'être une porte-parole ?

Non, je fuis ce genre de statut. Qui suis-je pour être porte-parole ou pour être un symbole ? Je suis simplement mon chemin et s'il inspire la jeune génération tant mieux, mais jamais je n'ai voulu faire *Red rose* pour mar-

quer l'histoire du cinéma iranien ou pour être la première femme iranienne qui s'est dévoilée. Je voulais juste être dans ma vérité. Je ne veux pas être une artiste exilée mais juste une artiste. J'ai aussi envie de m'exprimer à travers d'autres personnages mais peut-être me faut-il faire le deuil de tout ça et peut-être que mon solo *I'm deranged* va m'aider à surmonter tout ça.

En 2014, la metteuse en scène strasbourgeoise Barbara Hutt m'a proposé de jouer la grande figure d'Ingeborg Bachmann, la poétesse autrichienne, qui, elle aussi, était très entière et qui a connu l'exil ; ça reste l'une de mes plus belles expériences artistiques. Je me suis énormément reconnue dans ce rôle parce qu'il est question d'une femme, d'un être humain, au-delà de la question des origines. ■

Mina Kavani, a free artist

Interview with Maia Bouteillet

Mina Kavani lends her deep-velveted voice to one of the three sisters in Gurshad Shaheman's remarkably beautiful play *Les Forteresses* (Fortresses). And also her fascinating expressiveness to the tragic character Zara, blocked on the brink of exile in the extraordinary film *No Bears* - awarded the Special Jury Prize at the Venice Film Festival - by the great film director Jafar Panahi, who despite being convicted and arrested, continues to make films whatever the cost. Two powerfully political stories which, in more than one respect, echo the real life of this young actress who settled in Paris in 2010 where she trained at the Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris (Paris National Drama Conservatory) and where she continues to live in exile. Mina Kavani has been banished from her country since 2015 - her role in Sepideh Farsi's film *Red rose* where she appears naked, resulted in her being censored by the mullahs. As a young passionate artist, she figures among those who fiercely embody the "Woman, Life, Freedom" movement. Just like her friend and colleague Golshifteh Farahani, with whom she is shooting the film *Reading Lolita in Tehran*, adapted from the novel by Azar Nafisi and directed by the Israeli Eran Riklis. Next season, we will be seeing her at the Odéon-Theatre under the direction of Cécile Pauthe, in an adaptation of Thomas Bernhard's novel *Oui* (Yes) with the actor Claude Duparfait. Meanwhile, it's time to see and hear her in her solo *I'm deranged*, performed and written by her own hand. Scheduled at the Avignon OFF Festival, and then this autumn at the Athénée Theatre in Paris, there is an urgency in the way she conveys the dreams and torments of her life marked by exile.

UBU : How did your play *I'm deranged* emerge? What are the origins of this solo piece that you wrote yourself and perform?

Mina Kavani : I left Iran so that I could pursue my career, far away from the veil and censorship, in freedom in Paris, where I was accepted at the Conservatoire supérieur d'art dramatique. I had imagined an extremely festive place, a bit like in Alan Parker's film *Fame*, but it wasn't at all like that - even though I learnt a great deal in Jean-Damien Barbin's acting class. In fact, it was quite a difficult period for me. This was the place where, for the first time in my life, I felt lonely, isolated and excluded, even though, in theory, I'm

more of a radiant person. So there I discovered another side of myself and I began to write short monologues. I also made mountains out of molehills with the texts we would study, as though I needed - since this wasn't my mother tongue - to go through other texts in order to invent my own. A number of people encouraged me. I had no intention of becoming a theatre director but I continued with my monologues anyway, even after the Conservatoire, quite simply so that I wouldn't go mad. Then I was chosen to play the main role in the feature film *Red rose* by the Iranian film director Sepideh Farsi, who is herself in exile. I wanted to play this part because I fell in love with the character who is



I'm deranged.
(© Mina Kavani)

a wild and modern young girl, so representative of real Iranian young people, the ones you're discovering today in France with the movement "Woman, Life, Freedom".

What do you mean by "wild"?, you often use this word.

I mean free-spirited! A girl who doesn't submit to tyranny. I've always been influenced by actresses like Maria Schneider, or even for that matter, by Romy Schneider, but on another level, or otherwise Gena Rowlands and Adjani. Actresses who are always a bit over-the-top, in their approach to their professional life as much as their real life. Maybe I recognised myself a little through their lives. I was very young, only twenty-two when I arrived in France, I hadn't finished my learning process. We can see that in the character in *Red rose* - she has integrity, defending her desires and the way she is and telling the Islamic Republic to go to hell, which is already something considerable! Being a non-conformist young woman in Tehran, is not the same as being a non-conformist young woman in Paris, that's for sure! I never ever said to myself I want to become a non-conformist. I never thought I would end up like that. But when the film came out, I was attacked by the Iranian press who qualified me as "the first Iranian porno actress". And from that moment onwards, I was forbidden to go back to Iran. So that's how my life in exile started.

Since then you have become a refugee?

I got refugee status and then French nationality, but that doesn't change anything about me being in exile. Exile is part of my being, even though it's a good thing to no longer have that refugee passport that made police look disapprovingly at me each time I crossed a boarder. And so, I kept on writing these monologues so that I wouldn't go mad, and I kept saying to myself that one day I would want to do something with them, until my path crossed Krystian Lupa's with whom I did two workshops. Lupa works a great deal on the untamed side of the actor. For him, an actor without his untamed side and without his insane side, is a bourgeois actor. He gets people to work on their inner monologue, and for such a long time all this had been brewing inside me, it was just asking to be let out! It's an encounter that has meant a lot to me.

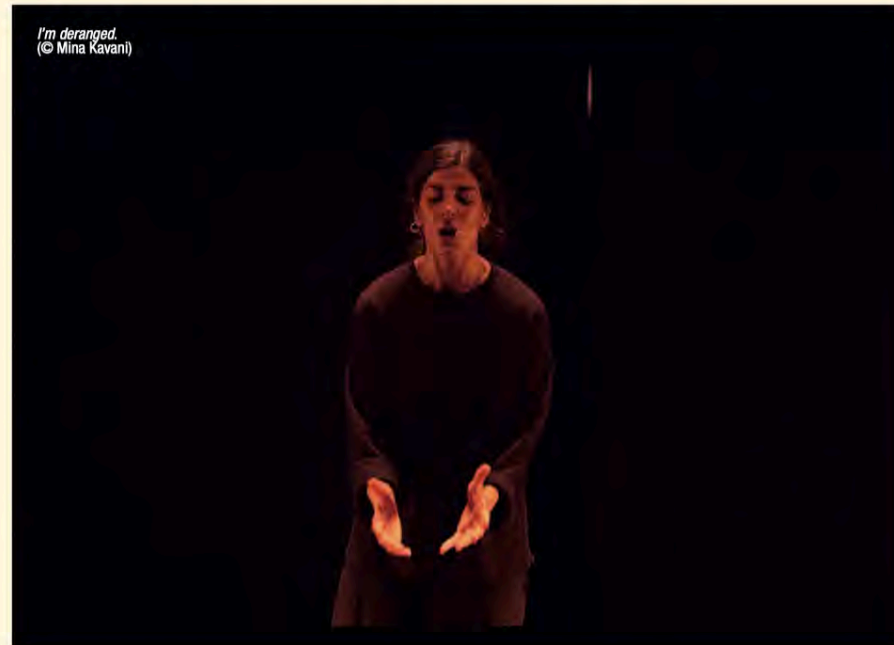
I have met three different people that have had a fundamental influence on my development as an actress. Firstly there is my uncle Ali Raffi who is a fabulous theatre director in Iran and who trained me. Then Jean-Damien Barbin, my teacher at the Conservatoire de Paris, who freed me from all my chains of shyness which were a direct result of censorship. He made me question myself as to who I really was as an artist. And lastly, Krystian Lupa who gave me the wings to fly. These are the three people who literally shaped me into who I am. At the end of the workshop, Lupa strongly encouraged me to stage my monologue. Afterwards when we were in residence in Marseilles with Gursahad Shaheman for *Les Forteresses* at the Montevideo Theatre Centre, I was greatly inspired by this venue. I absolutely loved the place, and that's how I applied for a writer-in-residence program, which then led to a rehearsal-residency. I would like to say that the music for play was written by the great composer

Siavash Amini, who in his case, is forbidden to leave Iran. He creates absolutely fantastic highly sophisticated electro music. The music was created by distance working with myself in Marseilles and him in Tehran.

In your play, you say that already in your own country you felt an outsider. What do you mean by that? Can you tell us how you began theatre? What kind of conditions did you live in Iran?

I discovered who I really am in France. I was lucky to grow up in Tehran in a family of artists. I led a sort of schizophrenic double life, in both the positive and negative

Raffi. He's now a very old man, but he used to be more or less the equivalent of Patrice Chéreau, training almost four generations of actors and actresses. It's crazy when I think of it! At school we would learn the Coran and the last legacy of the imam Khomeini, whereas at home, since my uncle lived on the floor just above us, I had access to an extraordinary hidden university and to my own personal Conservatoire. He would tell me all about Chéreau, Mnouchkine, Brecht and Chekhov. He would show me films by all the greatest film-makers. We would have a Bergman cycle, Hitchcock cycle etc. No, I really didn't have a normal life. One day, I'll make a film about it all!



sense, which made me the artist I am today. I grew up in the Islamic Republic where everything was dark, narrow-minded and censored, and where fear and anguish were a permanent element in daily life. And then, on the other hand, I lived in a house where my parents would watch all the films from the West in secret. They would listen to Western music and they were very westernised themselves, so in fact I led a double life. On the one hand I was enriched by all this, but at the same time I was always aside from society, I was very different from others at school. I didn't have many friends. I wasn't on the same wavelength. At the time, I wasn't aware of it, and it wasn't until much later in Paris, looking back at all this, that I realised. This feeling of being out of step has never left me. I felt it in Tehran, and I felt it in France, because I was a foreigner when I began the Conservatoire and it wasn't the most pleasant place in the world. To get back to Iran, I started my training with my uncle Ali

Ali Raffi had lived in France for a couple of decades where he worked with Georges Wilson, Pierre Debauche, at the TNP (Théâtre National Populaire) and in Agnès Varda's films and Roger Vadim's. He came back to direct the City Theatre of Tehran and the Tehran School of Dramatic Art, but then the revolution broke out, he was fired and left again. He kept having to come backwards and forwards. He was opposed to the Shah, but also to the Islamic Republic. I remember a performance when some men burst in to arrest everyone, Ali Raffi was sentenced to two years in prison, he had to stop working and all this caused him much suffering. This is what I grew up with, and I saw just how much he had to struggle to pursue his art. And the more he told me about this, the more he inspired me to go somewhere where I could practise my art freely. He was like a father to me, and when I left, it was heart-breaking for both of us, but I couldn't help it, there was no way I could stay there. I just

couldn't bare seeing, as the first night would approach, some kind of censorship committee who would burst in to cut such and such a scene, or this or that part. You never knew which play you would be performing on the first night!

It's hard for us, from our position in the West, to imagine what it really means to perform on stage and make films in Iran. How can it be possible to work in such a context?

Yes, I was thinking about that when I saw Saeed Roustayi's film *Leila's Brothers*. Acting on stage or on screen is a vital necessity for us to keep our head above water. Especially film. There is a strong attachment between Iranians and film-making.

How did working on Jafar Panahi's film *No Bears* contribute to your experience?

It's precisely one of my experiences that brought me face to face with these questions. There I was in Istanbul, Turkey, distance working with a film director banned from leaving Iran, whereas I myself was banned from returning to Iran. These issues concerning the border were permanently present and extremely tangible! He directed the whole film via Zoom, and what was incredible was that – and here is another masterclass from a maestro! – in the moments he would be directing me, I would become very emotional because of the situation we were in, whereas he would be extremely concentrated on his objectives. At one point I was crying and he made me do the take again and said: I don't want you to cry, Zara is a strong woman! He didn't complain about not being able to be there, he would just work and he was almost more present than he would have been in flesh and blood. His films are banned but everyone has seen them. Jafar Panahi is very well known in Iran, just as much as Kiarostami is. But what he has to endure, is the daily lot of any artist: having to fight to express himself and just to exist! It's never ending! Our art is entangled with basic questions of survival, even when you have left the country. I often discuss this with Golshifteh Farahani, whom I'm shooting a film with at the moment. We cannot be merely actresses, we remain prisoners of the political situation and our exile. We have to live with it permanently. What I lived through as a child, when police would suddenly turn up at my parent's house to search the place for alcohol or illegal films, has affected me for the rest of my life!

Do you recognize yourself in the story of Gurshad Shahe-man's play *Les Forteresses* in which you perform?

Not when it comes to the life stories he deals with. Gurshad talks about his mother's generation and life in Tabriz, in an Azerbaijani community, which is a completely different culture from mine. I grew up in a totally different extremely modern context. Nowadays, with the movement that is gaining ground, people are beginning to understand and can imagine an Iranian young girl with short pink or blue hair. Not so many years ago, people still had a cliché image of the young Iranian generation. So, on a cultural level, it has nothing to do with my life, but there are some incredible lines that resonate deeply in my mind and every evening

when I act my part, they break my heart. I play the youngest sister Hominaz, the one who has stayed in Tehran. For example she pronounces these extraordinary lines about distance: "it's a question of distance/ the immensity of distance/ not only geographical/ that cannot be counted only in kilometres/ the path is strewn with obstacles/ borders, visas, padlocks/ invisible walls/ thousands of kilometres of barbed wire rolled in concentric circles around inaccessible Europe/ I can't leave my children on the other side of the line to come here and shut myself away/ If a prison I must choose, I prefer to stay with my loved ones". I can relate to that and all the heartbreak I suffer with my family. Or when she talks about the father's death – at the beginning I found it so terribly difficult to say the lines because it echoes my obsessive fear that my own parents will die in Iran without me being able to return.

***Les Forteresses*, is also a tribute to Iranian women. The play, which was first staged in 2020, has been overtaken by the movement we have today. Did you imagine that this could ever happen?**

I didn't begin the movement "Woman, Life, Freedom" six months ago. For me it has been going on for the last twelve years. Iranians were scared of it, and French people had a totally inaccurate image of Iran. With my role in *Red rose*, I was attacked not only by the government but also by many Iranian intellectuals who found it shocking that I took my clothes off. Nowadays I receive messages with congratulations from people who seem to be religious, some of whom insulted me seven years ago. Today it's called Woman, Life, Freedom, but Iranian women have been fighting for their freedom for a very long time. The difference is that now, the whole world knows about it.

Do you feel you have a responsibility towards these women? Do you get the impression you are a spokeswoman?

No, I avoid this kind of status. Who am I to be a spokeswoman or a symbol? I'm just making my way, step by step, and if it inspires the younger generation, so much the better, but never did I think of making *Red rose* to leave a mark on the history of Iranian film, nor to be the first Iranian woman to show what she was made of. I just wanted to be true to myself. I don't want to be an artist in exile, but just an artist. I would also like to express myself through other kinds of characters, but perhaps I must first come to terms with all this and maybe my *I'm deranged* will help me get over it all.


In 2014, the theatre director Barbara Hutt from Strasbourg offered me the role of the great figure in Austrian poetry Ingeborg Bachmann, who was also a person of great integrity and had been exiled. It still remains one of my greatest artistic experiences. I could fully recognise myself in this role because we were dealing with a woman, a human being, that goes beyond these questions of origin. ■

I'm deranged de Mina Kavani will be presented 11 July 2023 at 23h and 12 July 2023 at 20h, at the Théâtre de la Manufacture during the Festival Off of Avignon, and then at the Théâtre de l'Athénée, in Paris from 12 to 22 October 2023.

L'ŒIL D'OLIVIER

chroniques culturelles et rencontres artistiques

Mina Kavani, l'exil au bord des lèvres

 oeildolivier.fr/2023/06/mina-kavani-lexil-au-bord-des-levres

13 juin 2023



Regard bleu azur, intense, présence magnétique, l'actrice téhéranaise vit depuis plus de sept ans en France. Elle a dû fuir son pays, quitter la terre de ses ancêtres, pour avoir joué cheveux et corps dénudés dans le long-métrage engagé de Sepideh Farsi, *Red Rose*. Vibrante sur les planches, lumineuse à l'écran, Mina Kavani porte au plateau, dans *I'm deranged*, qu'elle présente le 13 juin 2023 à la Friche de Belle de Mai, dans le cadre des Rencontres à l'Échelle, son histoire et ses fêlures. Une artiste à cœur ouvert !

© Laure Severi

Quel est votre premier souvenir d'art vivant ?

Mon premier souvenir, ce sont les répétitions de mon oncle Ali Raffi avec ses acteurs. Avant qu'ils ne commencent les répétitions officiellement, ils se retrouvaient chez lui et ils lisaient la pièce ensemble. Je montais alors les rejoindre – mon oncle habitait juste au-dessus de chez nous – et je les regardais travailler des heures et des heures...

Quel a été le déclencheur qui vous a donné envie d'embrasser une carrière dans le secteur de l'art vivant ?

Je pense que sans que je m'en rende compte je suis tombée amoureuse du théâtre en participant aux répétitions de mon oncle. J'avais 12 ans, il montait *Les Noces de sang* de Garcia Lorca. J'avais déjà pris ma décision, je voulais devenir actrice ou comédienne.

**Qu'est-ce qui a fait que vous avez choisi d'être artiste de l'éphémère ?**

C'est vital pour moi, si je ne le fais pas, je meurs... C'est le centre de ma vie, c'est ce qui me rend équilibrée.

Le premier spectacle auquel vous avez participé et quel souvenir en reprenez-vous ?

Il neige pas en Égypte monté par mon oncle... Au théâtre de la ville de Téhéran... Je me sentais au bon endroit, à ma place. J'étais heureuse et épanouie d'être à côté de tous ces acteurs magiques... C'est très étrange parce que c'était la première fois que je foulait les planches d'un théâtre, mais pour moi c'était comme la suite logique de quelque chose qui était déjà là au plus profond en moi...

Votre plus grand coup de cœur scénique ?

Krystian Lupa... Ce que je peux vivre quand je suis à côté de lui ça vient d'un autre monde, je n'ai vécu ça qu'avec lui, j'ai même découvert des choses en moi dont je n'étais pas consciente... Je me dépasse, c'est un magicien, aucun endroit, je suis aussi proche de moi-même... C'est un grand-maître et je suis très très heureuse que mon chemin ait croisé le sien...

Quelles sont vos plus belles rencontres ?

Krystian Lupa... et Abel Ferrara que j'ai rencontré à Rome. J'en étais très bouleversée.

En quoi votre métier est essentiel à votre équilibre ?

Ce métier me permet de rester vivante, de continuer à respirer et de ne pas souffrir. C'est

un ballon d'oxygène, ce sont les moments où je suis vraiment heureuse. J'ai besoin de m'exprimer à travailler l'art sinon j'étouffe !

Qu'est-ce qui vous inspire ?

LA VIE !

De quel ordre est votre rapport à la scène ?

Passionnée, douloureuse, vitale.

À quel endroit de votre chair, de votre corps, situez-vous votre désir de faire votre métier ?

Dans mon cœur, dans mes poumons, là où je respire.

Avec quels autres artistes aimeriez-vous travailler ?

Krystian Lupa, Leos Carax, Abel Ferrara, Arnaud Desplechin, Paolo Sorrentino, beaucoup dans le cinéma quand même ! Mais la liste est longue...

À quel projet fou aimeriez-vous participer ?

Ce sont souvent des films dont les réalisateurs sont même plus vivants... Ça m'arrive beaucoup de me dire, j'aurais bien voulu être dans tel film... Mais en ce qui concerne le théâtre, je pense que j'ai une faiblesse pour le théâtre polonais, pour toujours Lupa, mais aussi Warlikowski. J'aime beaucoup aussi l'univers de Castellucci, même si c'est très art plastique, mais j'aimerais faire partie d'un de ses tableaux...

Avez-vous des lieux de prédispositions pour créer vos spectacles ?

Non, mais il y a un endroit où je suis plus attirée pour travailler, je suis très sensible aux énergies des lieux, je choisis souvent parce que je sens un endroit...

Votre art est hybride, qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

Ma vie est hybride, donc forcément mon art est hybride. Je suis déchirée entre deux pays, deux langues, deux cultures. La vérité, c'est que je n'appartiens à nulle part, à aucun pays ! Je ne me considère même pas comme un exilé parce que je n'appartiens à personne et à aucun pays !

Par contre, je pourrais être prisonnière de mon désir pour la liberté... Tout ça fait qu'il y a un mélange dans ce que je pourrais créer.

Si votre vie était une œuvre, quelle serait-elle ?

Le Cri d'Edward Munch.

Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

I'm deranged de Mina Kavani

Les Rencontres à l'Échelle

Petite Salle de La Friche de la Belle de Mai

41 Rue Jobin

13003 Marseille

MINA KAVANI, L'AFFRANCHIE

« BOWIE AVAIT TOUT COMPRIS »



COLLIER D-VIBES MULTIRANGS EN OR BLANC ET DIAMANTS **MESSIKA PARIS**

BLOUSE EN POPELINE DE COTON EFFET FROISSÉ ; CRAVATE EN SOIE ET TISSU TECHNIQUE MÉTALLISÉ NOIR ; BÉRET ARTY EN COTON NOIR BRODÉ ABEILLE ET SIGNATURE CD ; GANTS LONGS DIOR TRIBALES EN CUIR NOIR ET PERLES EN RÉSINE BLANCHE **DIOR**

I'M STILL STANDING...
Grande figure du cinéma iranien, Mina poursuit la tournée française de son one-woman show, *I'm Deranged*.

Par
Fanny Mazalon & Ugo Amar-Razimbaud

Photos
Davide Carson

L'actrice franco-iranienne dévoilée avec le film *No Bears* de Jafar Panahi, se détache des chaînes de son passé. Entre **politique et liberté**, Mina Kavani a choisi.

Lorsque tu acceptes le rôle de Sara dans le drame politique *Red Rose* de Sepideh Farsi en 2014, ta carrière d'actrice prend un tournant politique. Tu avais prévu ces conséquences ?

Mina Kavani : Lorsque à 22 ans j'ai quitté l'Iran pour faire le Conservatoire Supérieur d'Art dramatique de Paris, je savais qu'à la sortie, j'aurais des propositions de films où j'allais apparaître sans voile ou toute nue. Je n'imaginai pas que tout allait arriver si vite et si fort.

Tu étais politisée ?

C'est normal que l'on me considère aujourd'hui en France comme une femme politisée. Pourtant, je déteste la politique avec toutes les cellules de mon corps. Mes parents étaient très engagés ; moi, je fuyais tout ça. Je voulais juste être une artiste. En jouant dans *Red Rose*, je n'avais pas – du tout ! – pour objectif d'avoir cette image d'engagée.

À la sortie du film, la presse iranienne ne t'épargne pas. Les attaques vont te pousser à l'exil politique, renforçant cette image d'actrice engagée. Pourquoi la refuses-tu ?

Je fuis toujours les cages. Je veux être libre en Iran, libre en France. Je suis une actrice qui a fui le voile et la censure. Tout ce que je fais devient politique, mais je n'ai jamais souhaité cela. Comme je suis une femme, on me catalogue souvent comme féministe également, mais je n'aime pas ça.

Comment ça ?

Je veux surtout faire des choses qui disent la vérité. Une artiste, pour aller au bout de son art, a besoin de sa liberté, de se libérer de ses chaînes. Si l'on s'enferme, on se censure. Je veux simplement être une artiste libre.

Tu apparais dans des rôles qui font écho à ta

vie. Omid dans *La Sirène* (Sepideh Farsi, 2020), Zara dans *No Bears* (Jafar Panahi, 2022) et cette année Nassrin dans l'adaptation du livre d'Azar Nafisi *Reading Lolita in Tehran* (Eran Riklis, 2023). Ce sont des films forts et profondément engagés.

Lorsque l'on me propose un rôle, je me demande d'abord si le projet me parle. Je ne me dis jamais « *Je veux ceci, je veux cela* ». Il y a une chose que je sais, et je le réalise en découvrant ma propre personnalité, c'est que je ne veux pas être enfermée dans un seul style de rôle, cela me gêne. Ce que je n'aime pas, c'est quand on me ramène à mes origines orientales et mon statut de réfugiée. Je suis juste une femme, un être humain avec tous les problèmes qu'il peut avoir. C'est vers là que j'ai envie d'aller. Je ne dis pas que je rejette mes origines, j'en suis fière et je m'inspire chaque jour de ce que j'ai vécu à Téhéran. Mais je suis plus que cela. D'ailleurs, je suis à l'affiche du prochain film de Jean-Marie Besset, *La Fille et le garçon*. J'y incarne une immigrée iranienne, mais le film ne s'attarde pas là-dessus, c'est une histoire d'amour.

Quels sont les rôles qui t'inspirent ?

J'ai besoin d'incarner des personnages qui expriment une certaine folie, une liberté. J'aime cette complexité. La liberté, ça dérange, ça fait peur aux autres. Je vois des gens autour de moi qui parlent et rêvent de ce concept, mais dans leur quotidien, ils prennent peur et s'en éloignent. Moi je n'y réfléchis pas, j'agis. Ça se fait naturellement, j'essaye juste d'être moi-même, d'écouter mon cœur, mon âme, et de leur rester fidèle.

Tu es toujours voulu faire ce métier ?

Je veux être actrice depuis mes douze ans ! Je viens d'une famille d'artistes. Mon oncle, Ali Raffi, était un grand metteur en scène de théâtre. C'est lui qui m'a élevée, il m'a tout appris. À 16 ans, il m'a fait jouer dans le film *Il ne neige pas en Égypte*, c'est grâce à lui que je suis dans ce métier. J'ai pu découvrir les films de Godard, de Truffaut, de Bergman, d'Hitchock... C'est ce cinéma qui me faisait rêver quand j'étais à Téhéran. J'admirais Genia Rowlands, Isabelle Adjani et Romy Schneider. Ce sont les artistes qui m'inspirent, pas les hommes politiques !

Tu es à l'affiche de trois films rien qu'en ►

FILMO

MINA PAR TROIS

LA SIRÈNE

Dix ans après *Red Rose*, Mina Kavani collabore à nouveau avec la réalisatrice Sepideh Farsi pour son film d'animation *La Sirène*. Elle prête sa voix au personnage d'Omid, un jeune iranien de 14 ans qui va tenter de sauver sa famille du siège des Irakiens de 1980. Le film sera en salle le 28 juin 2023.

I'M DERANGED

Revivez l'enfance à Téhéran de Mina Kavani à travers son seule en scène où l'actrice franco-iranienne revient sur son passé, puis son exil. Vibrante de liberté, l'artiste se livre sans langue de bois sur les troubles et traumatismes qu'elle endosse. À voir de toute urgence le 13 juin à la Friche Belle de Mai à Marseille puis dès le mois d'octobre 2023 au Théâtre Louis-Jouvet, Paris 75009.

LA FILLE ET LE GARÇON

Le 21 juin 2023, Mina Kavani sera à l'affiche du film *La Fille et le Garçon* de Jean-Marie Besset. Elle incarne Malina, une jeune immigrée iranienne qui fait la rencontre de Paula (Arielle Dombasle) et Jean (Aurélien Recoing) et se lie d'amitié avec ce couple. Brisant les tabous autour de la famille et la prostitution, ce film est l'adaptation de la propre pièce de Jean-Marie Besset.

« JE VEUX
AVANCER ! »



YEUX REVOLVER.
Connue pour son regard d'acier et son jeu tout en douceur, la comédienne enchaîne les rôles.

« MON TRAVAIL ME PERMET D'OUBLIER QUE JE SUIS UNE ARTISTE EN EXIL. »

► **2023, un choix de vie très rythmé. Comment se passe ton quotidien ?**

C'est vrai que, depuis quelque temps, tout s'est accéléré. Je n'ai pas arrêté de travailler. Mon corps est fatigué, j'ai maigri et je suis devenue angoissée ! Je ne suis pas apaisée, je suis plutôt toujours dans l'agitation avec l'adrénaline qui ne descend jamais. Mais c'est ma raison d'être. Quand je suis sur scène et que je joue, c'est le seul moment où je suis vivante avec toute mon âme. Grâce à la scène, je me déconnecte, je fuis la vie qui me fait mal. Mon travail est devenu mon refuge, il me permet d'oublier que je suis une artiste en exil et que s'il arrive quelque chose à ma famille en Iran, je ne pourrai rien faire.

Cette année, tu vas apparaître aux côtés d'actrices iraniennes comme Golshifteh Farahani et Zar Amir-Ebrahimi pour le film *Reading Lolita in Tehran* d'Eran Riklis.

C'est un événement marquant dans ma carrière d'actrice. C'est la première fois que nous, les actrices iraniennes, sommes rassemblées. Le tournage s'est déroulé à Rome pendant deux mois. J'ai rencontré Golshifteh là-bas, un lien fort s'est construit entre nous deux. J'ai eu un grand plaisir de jouer avec elle, je l'aime beaucoup, c'est comme une grande sœur pour moi.

Quels souvenirs as-tu rapportés d'Italie ?

Je me souviens d'un passage puissant, avec Golshifteh justement. C'est une scène où je dois partir, faire mes adieux. C'était très étrange pour nous, on se regardait dans les yeux et sans parler on se comprenait. C'est une personne qui me touche énormément, on est très différentes pourtant, mais c'est notre force. Après la scène, je me rappelle qu'on riait, c'était très joyeux.

Depuis un an, tu montes sur les planches avec *I'm Deranged*, un spectacle très personnel où tu te livres au public – une façon d'enfin révéler qui est Mina Kavani ?

Exactement. Dans ce spectacle, je me confie sur mon existence, sur l'Iran, sur la France. Je parle également beaucoup du jugement que j'ai subi avec *Red Rose*. Lorsque l'on me demande si je regrette ce film qui m'a exilée, je reconnais la souffrance qui en découle. Mais je ne veux pas m'attarder sur des regrets. Je veux avancer. Il y a toujours cette petite voix en moi qui chuchote : « Vas-y, fonce ». À la fin du spectacle, je le crie d'ailleurs au public : « Oui j'ai suivi mes rêves, j'ai choisi de les suivre car je suis libre, et je vous emmerde ! ». Au mois d'octobre, je vais jouer ce spectacle au Théâtre Louis-Jouvet (Paris 9°).

Pourquoi ce titre, *I'm Deranged* ?

Lorsque j'étais à Téhéran, j'ai constaté que tout le monde autour de moi prévoyait de partir. Mais une fois ailleurs, ils n'étaient pas heureux d'être si loin de chez eux. C'est cette complexité qui m'intéresse, cet équilibre qui semble impossible. Un jour, j'écouais cette chanson de Bowie « *I am Deranged* ». Je me suis dit : c'est ça ! Comme quoi, David Bowie avait tout compris.

***La Fille et le garçon* de Jean-Marie Besset, en salles le 21 juin 2023. Romance intellectuelle qui brise les tabous et met en scène Mina Kavani aux côtés d'Arielle Dombasle.**

Histoire(s) de femmes au Cabaret de Curiosités

3 mars 2023

L'Iran à cœur

Valenciennes s'éloigne, Maubeuge approche. C'est au Manège que la suite s'écrit. Dans un décor sombre, **Mina Kavani** rêve de sa ville natale, de Téhéran, qu'elle a dû quittée, il y a sept ans, après avoir participé au film engagé de **Sepideh Farsi**, *Red Rose*. Tout comme son aînée **Goldshifteh Faharani**, elle vit en exil, loin de son pays, de ses racines, de ses parents. Prisonnière à double titre, car comment être libre quand on est interdite chez soi, qu'on ne peut s'exprimer sans penser à ceux qui sont restés là-bas, qui subissent toujours dictature et censure. Avec rage, fureur salvatrice, la comédienne explore cette douleur de l'exil qui lui est chevillée au corps, cette suspension permanente de vie, cette incapacité à être tout à fait elle-même, amputée d'une partie de son être. Portée par la musique enveloppante de **Siavash Amini**, elle irradie les planches d'un feu intérieur fait de colère, de blessures, d'amour incommensurable pour sa terre. Résonnant avec l'actualité brûlante de l'Iran, où gronde depuis plus de cinq mois une révolte citoyenne qui fait vaciller les fondations de la République islamiste, *I'm deranged* est un cri dans la nuit d'une femme en quête de lumière et d'un fol espoir. Éprouvant, incandescent, mais tellement nécessaire !



© Laura Severi

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé spécial à Valenciennes et Maubeuge

Festival Le Cabaret de Curiosités

Jusqu'au 4 mars 2023

« I'm deranged », le chemin d'une femme à travers la dictature et l'exil

Depuis le 28 février et jusqu'au 4 mars, le festival le Cabaret de curiosités se pose sur le territoire. Ce soir à 19 h, sur les planches du Manège, un spectacle à ne pas manquer : « I'm deranged », de Mina Kavani.

MAUBEUGE. Dédié à la création contemporaine, le Cabaret de curiosités porté par les équipes du Phénix, scène nationale de Valenciennes et pôle européen de création, et du Manège de Maubeuge, scène nationale transfrontalière, initie des rencontres inédites autour d'une question d'actualité.

Sur la scène du Manège de Maubeuge, ce soir, le premier spectacle de Mina Kavani, l'artiste actrice de théâtre et de cinéma franco-iranienne : *I'm deranged* raconte la douleur et la vie suspendue, le chemin d'une femme à travers la dictature et l'exil. Avec la musique de Siavash Amini, interdit quant à lui de quitter le territoire iranien, l'artiste nous fait entrer dans son cœur et sa tête.

ARRIVÉE À PARIS À 22 ANS

Parce que Mina Kavani rêvait d'un théâtre et d'un cinéma loin de la dictature et de la censure, elle a dû quitter son pays, l'Iran,



« I'm deranged » de Mina Kavani, sur la scène du Manège, ce soir à 19 heures. PHOTO INDIA LANGE

et comme toute une génération d'artistes, elle a rêvé d'ailleurs. Celle qui a commencé sa carrière en Iran est arrivée à Paris à 22 ans, est passée par le conservatoire d'art dramatique, puis en 2014, elle tourne un film réalisé par Sepideh Farsi, *Red Rose*, où elle tient le premier rôle féminin.

ACCUSÉE DE PORNOGRAPHIE

Elle y apparaît dénudée dans une scène d'amour, et est alors accusée par la République islamique de pornographie. Exilée depuis, elle partage, témoigne. Actuellement, elle parcourt le monde pour présenter le film *Aucun ours* de Jafar Panahi, cinéaste iranien, qui est retenu dans son pays. ■

Cette coproduction du Manège sera suivie de « Je crois que dehors c'est le printemps » de Gaïa Saitta et Giorgio Barberio Corsetti à 21 h, à l'atelier renaissance de Maubeuge. Tarifs : 9 € ; 12 €. À 19 h, durée 1 h. Offre deux spectacles : 12 € pour « I'm deranged » et « Je crois que dehors c'est le printemps » ; www.lemanege.com ; billetterie@lemanege.com ; tél. : 03 27 65 65 40.

Nantes Métropole

Cette Iranienne raconte sur scène la prison de l'exil

L'actrice Mina Kavani, vue notamment dans le dernier film de Jafar Panahi, joue pour la première fois le spectacle qui raconte son histoire au TU-Nantes, jusqu'à jeudi. Un récit très personnel.

Elle parle vite, ses yeux incroyablement clairs plantés dans les vôtres. Mina Kavani a beaucoup de choses à dire. Et une urgence à les exprimer. « **Je savais que je devais vomir cette histoire** », confie-t-elle.

Ce récit très personnel, qu'elle a écrit et joue sur la scène du TU-Nantes cette semaine, est celui de son exil. En 2015, l'actrice iranienne s'est en effet vu interdire de retourner dans son pays après avoir joué dans *Red Rose*, de Sepideh Farsi, un rôle qualifié de « **pornographique** » par la République islamique.

Avant même d'être réfugiée politique, Mina Kavani, venue en France dès 2010 pour étudier au Conservatoire national d'art dramatique, éprouvait déjà les difficultés à vivre dans un pays qui n'est pas le sien : « **Le contraste entre la chaleur orientale et une certaine rigueur parisienne, les rapports humains compliqués...** Depuis mon arrivée à Paris, j'ai eu besoin d'écrire beaucoup. Cela m'obsédait depuis longtemps. C'est très personnel et cela me faisait peur aussi car je suis profondément actrice, pas metteuse en scène... »

« **La jeunesse ne peut imaginer son avenir en Iran** »

Intitulée *I'm deranged*, « **comme la chanson de David Bowie** », sa création, soutenue entre autres par la compagnie nantaise Grosse théâtre, fait entrer le public dans son cœur et sa tête. Seule sur scène, Mina Kavani dissèque son sentiment d'exil, raconte la vie suspendue, explore le che-

min d'une femme à travers la dictature.

Même si elle l'a écrit bien avant la vague de contestation contre le régime islamique en Iran, le texte trouve dans cette actualité un écho particulier. « **Ma génération, comme la plus jeune, rêve de quitter ce pays**, confie la trentenaire. **On ne peut pas imaginer son avenir en Iran, alors on rêve de Londres, New York ou Berlin : la jeunesse se fantasme ailleurs. Mais une fois qu'elle y est, elle ne rêve que de retour au pays.** »

C'est cette impossible contradiction, ce sentiment d'être « **tout le temps déchiré, jamais bien là où on se trouve, dans une forme de schizophrénie** », que dépeint Mina Kavani. Elle rêve aujourd'hui de travailler librement avec des artistes iraniens.

Pour *I'm deranged*, elle s'est d'ailleurs associée au compositeur Siavash Amini, qui, lui, est interdit de quitter le territoire iranien. « **Téhéran est une ville extrêmement moderne, à l'opposé des clichés occidentaux, insiste Mina Kavani. Le peuple iranien est intelligent, amoureux de l'art... On devrait pouvoir profiter de cet incroyable potentiel de richesse créative.** »

Le spectacle de celle qui tient par ailleurs l'un des rôles principaux de *No bears*, le dernier film du cinéaste Jafar Panahi, actuellement emprisonné en Iran, trouve une dimension universelle : « **Il ne s'agit pas que de moi, mais de tous ces artistes, ces Syriens, ces Ukrainiens, obligés de quitter leur pays pour aller chercher**



Mina Kavani joue « *I'm deranged* », le texte qu'elle a écrit sur son histoire personnelle, au TU-Nantes cette semaine.

PHOTO: OUISTFRANCE

le bonheur ailleurs. Et qui vont malheureusement découvrir que ce déracinement est comme une autre prison. »

Anne AUGIÉ.

Ces mardi mercredi et jeudi, à 20 h, au TU-Nantes, chemin de la Censive-du-Tertre, à Nantes, tél. 02 53 52 23 80, tunantes.fr, de 6 € à 16 €, gratuit pour les étudiants de Nantes université.

« Ce qui fait l'actrice, c'est sa liberté »

Pour avoir joué cheveux et corps dénudés, l'Irانيenne Mina Kavani, à l'affiche d'« Aucun ours », vit en exil

RENCONTRE

En Iran, notre vie est petite, mais nos rêves sont immenses. Mina Kavani arrive en courant, parle en courant, rit en courant et pleure tout de même. L'actrice du nouveau film de Jafar Panahi, *Aucun ours*, a l'énergie électrique de la révolte. « Quand j'étais petite, si tu demandais à l'un d'entre nous, aucun ne s'imaginait un avenir qui ne soit pas extraordinaire [de ses bras, la trentenaire fait un large geste]. Mes rêves étaient plus grands que moi. Je pensais que j'allais conquérir le monde ». Las, depuis sept ans, Mina Kavani vit l'exil.

Son histoire commence bien avant tout ça. Et débute comme un conte : dans le bazar d'Ispahan, un modeste marchand, le vieux Raffi, tenait une échoppe. De ses sept enfants, Ali était le plus beau et le plus chanceux. Le jeune homme, footballeur, débarqua en France en 1960. Une blessure au pied mit fin à sa carrière. Restait sa beauté exceptionnelle, raconte Mina Kavani, dont les yeux gris scintillent comme des opales bleues.

Un jour, dans une station des Alpes, on aborde le jeune homme. Marc Allégret tourne *Le Bal du comte d'Orgel* (1970). Ali Raffi y tiendra son premier rôle. La suite se passe avec Georges Wilson au TNP de Villeurbanne (Rhône), avec Agnès Varda (*L'one chante l'autre pas* et *Plaisir d'automne* en Iran, tournés en même temps en 1976), avant qu'il retourne définitivement en Iran, au début des années 1990, où il met en scène et enseigne le théâtre.

Cortège de mélancolie
« Je ne peux pas vous parler de moi sans parler de mon oncle », s'exclame la jeune femme. Dans la maison de l'avenue Tavanir dans laquelle elle a grandi, dans le centre de Téhéran, ses parents occupent le second étage, et cet oncle maternel, le premier : « Une maison de liberté, un lieu underground, où défilaient les artistes, les écrivains, les intellectuels, où on écoutait Bob Dylan et les Pink Floyd ». Bien que son père soit issu d'une grande famille de la bourgeoisie (le grand-père était le pilote privé du Shah), les parents ont fait la révolution, et le père a même longtemps vécu aux États-Unis. De religion, point. Lorsqu'elle rentre de l'école avec son uniforme de la République islamique, l'enfant file chez le vieil oncle célibataire, qui lui parle de Chéreau et Minouchkine, de



Mina Kavani, le 3 novembre, à Paris. LAURA STEVENS / FOUR / LE BOISSEL

Bergman et Tchekhov, et qui va, quand elle a 17 ans, lui donner son premier rôle dans *Il ne neige pas en Égypte*, un clin d'œil ironique au régime iranien dans lequel la liberté se joue sur le fil. L'enfant, déjà, rêve de cette France dont elle apprend la langue de façon clandestine avec un professeur qui lui montre des films de Godard. « Quand j'allais au cinéma en Iran, même à mon jeune âge, je

comprendais qu'une femme qui se réveille au milieu de la nuit avec un foulard sur la tête, ce n'est pas ridicule. Comment peux-tu devenir Marilyn ? Géna Rowlands ou Roméo Schneider quand tout est basé sur un mensonge ? Ce qui fait l'actrice, c'est sa liberté. La dictature peut nourrir l'imagination combattive d'un réalisateur ou d'un peintre, mais comment fait un acteur lorsqu'il est censuré dans son corps ? »

Elle s' imagine au Conservatoire de Paris. Finit par tenter le coup. Et est admise. « C'est très cruel et tout de même très étrange de devoir quitter son pays, ses amis. À l'école d'art dramatique de Téhéran, tu n'étudies pas Brecht, mais le testament de l'imam Khomeini. Je n'y ai rien appris. La vie, elle, m'a beaucoup appris. » Sa voix s'embrume. À Paris, avec la liberté, elle va découvrir la solitude de l'exil et son

cortège de mélancolie. « A Téhéran, j'avais vu Fanny [1980], d'Alan Parker, et je pensais que j'allais vivre ça ici. Mais on fait, c'est là-bas, sous les radars, que je l'avais vécu. À la maison, on faisait la fête, on buvait, on fumait. C'était comme un volcan prêt à exploser. Ici... »

Son destin bascule définitivement en 2014. Cette année-là, la jeune comédienne tourne *Red Rose*, de sa compatriote Sepideh Farsi. Une histoire d'amour – pendant les émeutes de 2009 à Téhéran – entre un ancien révolutionnaire désabusé et une jeune militante qu'elle interprète, sans voix et parfois nue. À le revoir, on en mesure l'acuité.

Après la sortie du film, le 9 septembre 2015, les portes de l'Iran lui seront définitivement fermées. « La réalisatrice m'avait demandé plusieurs fois : "Tu es sûre ? Tu es prête à faire ça ?" Je n'ai pas hésité, je me disais : enfin on va montrer un vrai personnage de jeune fille iranienne. Et puis je savais que, tôt ou tard, je serais confrontée à ce choix : jouer sans foulard et ne pas pouvoir retourner en Iran. Aujourd'hui, je ne sais pas si je serais capable de le faire. » Elle seupire, ses yeux ardents traversent le rideau de pluie : « Quand tu vis à Téhéran, tu es révoltée, tu es sauvage, tu es en colère. J'espère que je ne suis pas devenue une Parisienne peureuse, j'ai envie de garder ma colère. »

Lors de son dernier voyage en Iran, avant la sortie de *Red Rose*, elle avait filmé les lieux, les gens, pour en garder la mémoire près d'elle. L'exil, même choisi, ne l'est jamais complètement. Comme le dit son personnage dans *Aucun ours*, de Jafar Panahi : « Qui a dit qu'il faudrait qu'on parte ? Que ça va nous rendre plus heureux ? »

Le réalisateur, lui, a choisi de rester. Son film est une mise en abyme. Jafar Panahi filme un cinéaste qui n'est autre que lui-même, dirigeant par écrans interposés, depuis un petit village reculé d'Iran, une équipe qui tourne de l'autre côté de la frontière avec la Turquie. Mina Kavani en est l'héroïne : « C'est un petit rôle mais, pour moi, il est immense. La première fois que j'ai le rôle, moi-même, j'ai pleuré, parce que c'est exactement ce que je raconte dans mon seul scénario [il m'embrasse]. Personne ne nous a dit que ce serait si dur, que j'allais traîner sur mes épaules ce mot si énorme et si lourd, "réfugiée politique", alors que je ne suis

« La dictature peut nourrir l'imagination, mais comment fait un acteur lorsqu'il est censuré dans son corps ? »

MINA KAVANI

qu'une artiste qui a juste osé dire merde à la République islamique... Je déteste la politique, mais à partir du moment où on vient d'un pays comme ça, on n'y échappe pas. »

C'est elle qui joue les ambassadrices pour le film dans les festivals. Jafar Panahi, condamné en 2010 à six ans de prison pour « propagande contre le régime », a été arrêté au début de l'été. Enfermé à la prison d'Évin, dans le nord de Téhéran, où le 15 octobre un incendie et des explosions ont eu lieu, faisant de nombreuses victimes, il est en bonne santé.

La comédienne, elle, a désormais la nationalité française mais, comme Golshifteh Farahani ou Zoré Armani (« mes grandes sœurs d'exil »), elle emporte partout avec elle le poids de son histoire. « On est très prisonniers de l'image que les Occidentaux nous plaquent dessus. Moi qui fantasmais de devenir une espèce d'Isabelle Adjani, je suis coincée dans des rôles de réfugiées. On est toujours ramenés à nos origines et à notre statut », grimace, résignée, celle qui tourne, à Abou Dhabi, un rôle d'espionne dans une série Netflix, *Embossy 87*.

De la situation en Iran, elle dit : « Je vis au jour le jour, collée à Internet et aux réseaux sociaux. Avec autant d'espoir que de désespoir, la mauvaise conscience d'être ici, et l'unique pouvoir de témoigner. » Avec l'accélération de la répression, le désespoir a tendance à gagner du terrain... « Mais plus le régime tue des gens, plus ceux-ci se révoltent », se reprend-elle avec l'énergie de ce diabole qui n'oublie jamais que le diable se cache derrière la porte et que la seule chose qui peut le faire chasser, c'est leur propre volonté. Un jour, lors d'un atelier au Théâtre national de Strasbourg, elle avait interrompu une metlueuse en scène autotitaire : « La dictature, soufflé-t-elle, je la sens à 1000 kilomètres. »

LAURENT CARPENTIER

Le bouleversant pied de nez de Jafar Panahi aux autorités iraniennes

Réalisé lors de la liberté conditionnelle du cinéaste, le film évoque la condition des artistes persécutés, tiraillés entre partir et rester

AUCUN OURS

Le dernier long-métrage de l'Iranien Jafar Panahi, réalisé en liberté conditionnelle, sort au moment où le cinéaste purge, depuis le 11 juillet, une peine de six ans dans la prison d'Évin, à Téhéran. Un grave incendie s'y est déclenché, le 15 octobre, en écho aux troubles et soulèvements que traverse le pays. Recevoir ainsi des nouvelles de l'artiste derrière les barreaux, grâce au contretemps qui définit le rythme du cinéma, constitue un formidable et bouleversant pied de nez aux autorités, qui, jusqu'au bout, se sont acharnées à le faire taire, sans y parvenir complètement.

Du reste, *Aucun ours*, récompensé par un Prix spécial du jury à la Mostra de Venise, évoque précisément la condition des artistes persécutés et, en même temps,

leur incapacité à faire autre chose que leur métier. Un témoignage de première main, et donc inestimable, mais que le réalisateur délivre à sa façon : jeté, par le biais d'un récit où fiction et réalité jouent au chat et à la souris. La première scène donne le ton, qui ouvre sur une rue commerçante, avant que les personnages, un couple tourmenté, ne s'adressent directement à la caméra. Il s'agit d'une fausse piste, un film dans le film, que le véritable protagoniste, Jafar Panahi dans son propre rôle, réalise à distance, caché dans un village du Kurdistan iranien, frontalier avec la Turquie. Il archestre les prises par le biais de l'écran de son ordinateur, mais la connexion est mauvaise, et le voilà à sortir ou monter sur le toit de son logis pour en trouver une meilleure. Exactement comme le faisait le héros du *Vent nous emportera* (1999), de son maître

Abbas Kiarostami (1940-2016), avec son téléphone portable. À ce récit de tournage s'ajoute un petit drame villageois, traité d'abord sur un ton léger, puis de plus en plus grinçant, oppressant. Logé par un homme d'une extrême affabilité, le cinéaste clandestin, toujours muni de son appareil photo, se voit bientôt confronté à la gêne que suscite sa présence (qu'on n'imagine pas sans raisons politiques), par l'ingénieur qui se noue autour de sa personne.

Images incriminées

Un enfant rapporte en effet l'avoir surpris en train de photographier une future mariée en compagnie d'un garçon autre que son fiancé, et donc en flagrante contravention de la coutume. Exercant sur le visiteur une pression de plus en plus insistante, la communauté exige de lui qu'il cède sa carte de stockage, où se trou-

vent les images incriminées. Lui leur oppose un refus : si tant est que ces images existent, que pourraient-elles bien prouver ?

On le comprend, l'image est au cœur d'*Aucun ours*, dont le titre désigne, sous une formulation énigmatique, les fables diffusées à des fins de manipulation sociale. L'image, dont le cinéaste Panahi proclame les puissances d'ambiguïté, là où les différents pouvoirs, politiques ou traditionnels, voudraient leur faire dire ou la vérité ou le mensonge, en fonction de ce qui les arrange. Dans une scène éloquent, le cinéaste confie son appareil à son logeur afin qu'il filme pour lui une cérémonie traditionnelle, mais l'homme confond le son avec le off et enregistre, sans le faire exprès, non pas l'événement mais ses côtés. L'image a toujours un endroit et un envers, un champ et un hors-champ, un posi-

tif et un négatif, et, entre les deux pôles, se creuse l'abîme du sens. En cela, Jafar Panahi se montre fidèle aussi bien à ses modèles de cinéma qu'à la vieille culture iconographique persane, où le montré et le caché, le motif et l'ornement se confondent jusqu'au vertige.

Quant au film dans le film, tourné de l'autre côté de la frontière, en Turquie, il raconte l'histoire d'un couple d'artistes en attente de faux papiers pour l'Iran. Mais ce que le hors-scène révèle, c'est que les acteurs, Zara (Mina Kavani) et Bakhtiar (Bakhtiyar Panjeel), ne font guère que jouer leur propre rôle, déchirés par le même problème que la mise en abyme a beau empiéter l'une sur l'autre les couches de récit, c'est finalement le même sacerdoce qui concerne tous les personnages : ce choix impossible entre rester et partir, c'est-à-dire entre la clandestinité ou

l'exil, aussi douloureux et invivables l'un que l'autre.

Cette tension prend la forme métaphorique de la frontière, visible d'une colline, dans la splendide scène nocturne où Jafar Panahi, guidé par son assistant, s'aventure dans une zone de contrebande. *Aucun ours* dialogue alors avec *Hill the Road*, le premier long-métrage, sorti en avril, de Panahi Panahi, le fils du cinéaste, qui évoquait aussi ces confins où agissent les passeurs. Cette frontière entre deux territoires si proches semble alors aussi illusoire que celle distinguant, dans le cinéma de Panahi, la fiction du réel. Entre l'une et l'autre, le cinéaste fait le choix le plus courageux, ou consiste à ne pas trancher. ■

MATHIEU MACHÉROT

Film iranien de et avec Jafar Panahi. Avec Naser Hashemi, Mina Kavani (1 h 46).

12 octobre 2022

Mina Kavani : « Projeter des films iraniens, c'est faire un bras d'honneur à ceux qui nous oppressent »

Publié le 12 octobre 2022 à 21h28



Mina Kavani. - ©Marian Adreani

« Femme. Vie. Liberté. » À l'occasion du festival du film iranien qui se déroule à l'UGC Cité Les Halles, à Paris, l'actrice Mina Kavani raconte son exil et son combat. Poignant.

Jusqu'au 18 octobre, l'UGC Ciné Cité Les Halles, en soutien au combat des femmes iraniennes, projettera chaque jour le film d'un grand réalisateur de ce pays cinéphile. Une bonne raison pour ceux qui ne l'ont pas encore vu de découvrir, entre autres, le percutant « Les Nuits de Mashhad » (le 24 octobre) en présence de son actrice principale Zar Amir Ebrahimi, Prix d'interprétation au dernier festival de Cannes. Mais aussi « Leïla et ses frères » de Saeed Roustaeae ou encore le mythique « Une séparation » d'Asghar Farhadj. L'occasion pour nous d'interviewer Mina Kavani, grande actrice née à Téhéran, dont le film « No Bears » (sortie le 23 novembre) de Jafar Panahi, réalisateur condamné dans son pays à six ans de prison, vient d'obtenir le Prix spécial du jury à la Mostra de Venise. Son mantra : la force et le pouvoir du 7ème art, véritable fenêtre ouverte sur la liberté.

ELLE. Que vous inspire ce mouvement pour la liberté des femmes dans votre pays ?

Mina Kavani. J'ai grandi dans cette République islamique, et ma génération, comme celle de ma mère et de ma grand-mère, en avons toutes souffert, et nous sommes encore aujourd'hui toutes victimes de ce régime. Cela fait tellement longtemps que cette révolte couve, que cela ne m'étonne pas, et la mort de Masha Amini, n'est que la goutte d'eau qui a fait tout exploser. Je suis partagée entre la peur pour toutes celles qui sont là-bas, et l'espoir que ce mouvement suscite.

ELLE. Vous avez grandi dans une famille d'intellectuels, votre oncle, Ali Raffi est un grand metteur en scène iranien, quelle enfance avez-vous eu ?

M.K. Ma famille était très ouverte, très artiste, et j'avais la sensation d'avoir deux vies : une à l'intérieur, chez moi, totalement libre, et à l'extérieur, j'étais obligée de me soumettre aux lois de la République islamique.

J'ADMIRAIS GEENA ROWLANDS OU ISABELLE ADJANI. JE VOULAIS JUSTE FAIRE DU CINÉMA.

ELLE. Vous avez toujours voulu être actrice ?

M.K. Oui, depuis l'âge de douze ans, j'ai su que je voulais monter sur scène, incarner des rôles forts, jouer tout simplement. Mais je n'avais pas l'idée d'être une actrice militante, j'admirais des femmes comme Geena Rowlands ou [Isabelle Adjani](#). Je voulais juste faire du cinéma.

ELLE. En 2014, votre rôle dans « Red rose », un film de Sepideh Farsi montré dans les festivals du monde entier, a précipité votre exil. En aviez-vous conscience lorsque vous avez accepté de le tourner ?

M.K. Pas du tout. J'étais jeune, j'avais lu le scénario et je voulais absolument jouer ce rôle qui correspondait à la réalité de beaucoup de femmes iraniennes. Je ne voulais pas passer à côté. Je me suis montrée nue, j'étais comme une bête sauvage que rien n'arrêtait. C'était un rôle magnifique. La réalité m'a rattrapée.

À PARTIR DU MOMENT OÙ ON DÉCIDE D'ÊTRE DES ARTISTES LIBRES, NOUS SOMMES TOUS CONDAMNÉS À L'EXIL.

ELLE. Vous avez été obligée de quitter votre pays ?

M.K. J'ai demandé le statut de réfugiée politique, et je suis venue en France, j'ai d'ailleurs maintenant la nationalité française, car j'étais en danger dans mon pays. Ce fut une descente aux enfers : l'exil, la solitude, le fait de ne plus pouvoir y retourner, de ne plus voir ma mère. C'est le prix à payer. À partir du moment où on décide d'être des artistes libres et sans censure, dans notre corps et notre tête, nous sommes tous [condamnés à l'exil](#). À cause des hommes qui sont au pouvoir et de leur fascisme. C'est la tragédie de notre destinée.

ELLE. Le film « The bears » de Jafar Panahi, dont vous êtes l'actrice principale vient de remporter le prix spécial du jury à la Mostra de Venise. Le réalisateur a écopé de six ans de prison en Iran, il est enfermé, et c'est vous qui le représentez sur scène. C'est une responsabilité...

M.K. C'est un honneur, je suis comme son ambassadrice, et celle de son cinéma, mais c'est aussi une immense tristesse car c'est lui qui devrait être là plutôt que de croupir dans une cellule. Mais c'est dans ces moments-là où je dois être forte pour eux, et où je suis heureuse d'être un symbole.

ELLE. Cette semaine, à Paris, un festival du film iranien a lieu et chaque jour un film est projeté à l'[UGC des Halles](#). C'est important pour vous ?

M.K. C'est essentiel. C'est une façon de faire un bras d'honneur à ceux qui nous oppressent. De leur montrer que nous existons. Ils ne veulent pas de nous en Iran, c'est donc important que d'autres pays soit un relais de notre art. Plus il y a de films, d'artistes, d'actrices et d'acteurs qui peuvent exercer leur métier et le montrer, et plus je suis heureuse.

Mort de Mahsa Amini : les manifestations se multiplient, en Iran et dans le reste du monde



Le photoblog de Renaud Monfourny
23 novembre 2022

Les Inrockuptibles

Le photoblog de Renaud Monfourny

photographe des Inrockuptibles

SOMMAIRE

mina kavani



Fort occupée. Entre son spectacle *I'm deranged* qui se joue un peu partout et un tournage en Angleterre. Elle profite de la sortie de *Aucun ours*, le puissant film qui mêle fiction et réalité de Jafar Panahi, pour encore prendre la parole pour la liberté des femmes en Iran. Un thème sous jacent dans le film du réalisateur qui a depuis été emprisonné... En salle aujourd'hui.

Les Echos

23 novembre 2022
Par Adrien Gombeaud

<https://www.lesechos.fr/weekend/cinema-series/jafar-panahi-un-cineaste-indestructible-en-iran-1882013>

Jafar Panahi, un cinéaste indestructible en Iran

Après des années à tourner clandestinement, le réalisateur est retourné en prison. Alors que sort son film « Aucun ours », son fils raconte.



«Aucun Ours» montre Jafar Panahi en train de diriger depuis un village frontière d'Iran, des acteurs qui se trouvent de l'autre côté de la frontière, en Turquie. (CARP SELECTION)

Le 11 juillet 2022, le réalisateur iranien Jafar Panahi était arrêté à Téhéran et jeté dans la prison d'Evin. Deux mois plus tard, son film *Aucun ours* recevait le **Prix spécial du jury à la Mostra de Venise**. Sous les applaudissements de la Cité des Doges, la cérémonie embrassait les contradictions qui font de l'Iran un cas unique sur la carte du cinéma. Derrière le destin de Panahi, se déroule le fascinant récit d'un régime qui embastille ses artistes, ampute leurs oeuvres... et offre au monde l'un des plus grands cinémas de son époque.

(...)

Drame des déchirements de l'exil, *Aucun Ours* est le plus sombre des derniers Panahi. On le retrouve dans un village, près de la frontière turque, où il dirige son nouveau film par téléphone et écran interposés. De l'autre côté, en Turquie, Bakhtiar et Zara, jouent leurs propres rôles d'acteurs cherchant à gagner l'Europe.

Zara est interprétée par Mina Kavani. Née à Téhéran, elle a quitté son pays après avoir tourné dans *Red Rose* (2014), film engagé et interdit de la réalisatrice Sedipeh Farsi. Pour l'actrice réfugiée politique, *Aucun Ours* marque un retour, sinon au pays, du moins à la langue natale : « *En Iran, à cause de la censure, les dialogues de cinéma me semblaient rarement vrais. En France, j'ai eu de beaux rôles et de beaux textes, mais jamais dans ma langue. Aussi, quand Jafar Panahi m'a offert un texte authentique, réel, que je pouvais enfin jouer en persan, j'ai ressenti comme une libération magnifique. J'ai compris que ce texte, je l'attendais depuis toujours.* »



Mina Kavani, l'actrice du film «Aucun ours», à la Mostra de Venise, en septembre 2022. Interdite de retour en Iran, elle jouait depuis la Turquie quand Panahi tournait depuis l'Iran... (©Ottavia Da Re/Sintesi/Alamy Stock Photo)

Etrange tournage où un cinéaste qui ne peut pas quitter son pays dirige à distance une actrice qui ne peut plus y revenir... Face à Mina, dans le brouhaha familial d'un café parisien, on comprend combien les frontières s'étendent comme des cicatrices. De quel côté que l'on se trouve, la brûlure ne s'apaise jamais. « C'est presque un fardeau psychologique, quelque chose de très fort dans notre identité. Interdits de sortir ou de rentrer, nous pensons sans cesse à la frontière. De nombreux amis cinéastes en Iran voudraient travailler avec moi et je voudrais travailler avec eux. Mais on ne peut pas donner vie à ces projets... à cause de la frontière. Même dehors, la barrière reste en toi, tout le temps. » Ainsi, la dictature enferme-t-elle aussi ceux qui croient échapper à son emprise. « Pourquoi nos parents nous disaient-ils qu'on serait plus libre en Occident ? Ici, je joue sans foulard et, incontestablement, j'ai plus de liberté. Pourtant, j'ai le sentiment d'avoir quitté une prison... pour tomber dans une autre prison. Cette question m'obsède depuis dix ans. »

(...)

« *Aucun ours* », de Jafar Panahi avec Mina Kavani, Bakhtiar Panjei, Vahid Mobaseri.

« *I'm deranged* », de la dictature à l'exil

Dans *I'm deranged*, Mina Kavani, seule en scène, décrit son chemin, de la dictature à l'exil et la douleur qu'elle partage avec de nombreux Iraniens. La prochaine représentation se tiendra le 2 mars 2023 à Jeumont, dans le cadre du Cabaret des Curiosités du Manège de Maubeuge. La comédienne nous a confié cet extrait :

Nous sommes tous les héritiers d'une maladie.

La mienne et celle de ma famille c'était : NE JAMAIS APPARTENIR À L'ENDROIT OU NOUS SOMMES

Il faut surtout PARTIR, peu importe où et quand, mais très vite on te fait comprendre que tu n'appartiendras jamais à l'endroit où tu es, que tu ne ressembleras pas à ces gens-là, ni à ceux qui nous gouvernent, et que c'est ailleurs que tu seras heureux ?

Mais le problème, c'est que lorsque tu partiras et que tu t'installeras ailleurs, tu te rendras compte que tu n'appartiens pas à cet ailleurs non plus.

Tu appartiens à nulle part.

Tu appartiens à tes rêves à tes fantasmes et ce monde « ailleurs »

N'existera jamais... »

www.lemanege.com



RÉVOLTE EN IRAN

Mina Kavani: «L'exil est le prix de ma liberté»

Pour avoir osé montrer son corps nu, la comédienne iranienne vit en exil à Paris depuis près de dix ans. À l'affiche du dernier film de Jafar Panahi, «Aucun ours», elle parle de la situation dans son pays et du goût amer de l'exil.

Saskia Galitch

03 janv. 2023



«Chaque soir, je me couche en me demandant avec quelle mauvaise nouvelle je vais me réveiller: quelqu'un aura-t-il été arrêté? Persécuté? Exécuté à l'aube? C'est extrêmement violent. En Iran, évidemment. Mais aussi pour nous qui vivons hors du pays.» - Mina Kavani © GETTY IMAGES / DAVID WOLFF

Magnétique, «sauvage» et engagée, l'actrice franco-iranienne Mina Kavani, actuellement en tournée avec son spectacle autobiographique *I'm deranged*, illumine *Aucun ours*, du réalisateur Jafar Panahi. Lequel purge aujourd'hui une peine de 6 ans de prison pour «propagande contre la République islamique». À l'heure où la situation s'aggrave chaque jour un peu plus dans son pays, elle témoigne.

FEMINA *Aucun ours*, qui se passe partiellement en Iran, est un magnifique plaidoyer contre la peur et une ode à la liberté de penser et de créer. Comment cela résonne-t-il en vous aujourd'hui?

Mina Kavani J'ai des sentiments très mélangés et contradictoires. D'un côté, je me dis que cette révolte est un signe très positif puisque après quarante-quatre ans de dictature, le peuple est enfin en train de se réveiller et de se lever. Mais... à quel prix? Chaque soir, je me couche en me demandant avec quelle mauvaise nouvelle je vais me réveiller: quelqu'un aura-t-il été arrêté? Persécuté? Exécuté à l'aube? C'est extrêmement violent. En Iran, évidemment. Mais aussi pour nous qui vivons hors du pays.

Une forme de désespoir, en somme...

Oui et non. Avec les arrestations, les condamnations et la répression qui se durcit de jour en jour, je ne vois plus comment garder l'espoir. Pourtant... je sens aussi une énergie folle. Et le fait de vivre constamment avec la mort insuffle une pulsion de vie extrêmement forte chez les Iraniennes et les Iraniens. Et je peux vous dire que ces mouvements ne vont pas s'arrêter – quelles qu'en soient les conséquences!

Comme de nombreux Iraniens et Iraniennes exilé-e-s, vous soutenez énormément les mouvements de révolte, notamment via les réseaux sociaux, tandis que de nombreuses actions de solidarité sont organisées.

Oui, et tous ces mouvements sont magnifiques. Ils donnent du courage aux Iraniens en général, et aux jeunes en particulier, car ils ressentent que leur voix dépasse les frontières. Et ça, pour eux, c'est extraordinaire. Par contre, ce n'est pas suffisant: maintenant, c'est au niveau des gouvernements que les choses doivent se passer. Je ne peux pas vous dire comment mais il est plus que temps que l'Occident «politique» se mobilise!

***Red Rose*, film sorti en 2014, a marqué un tournant dans votre vie: le fait d'y avoir montré votre corps et vos cheveux «libres» vous a valu de telles menaces du régime que vous avez dû demander l'asile politique en France. Avez-vous parfois des regrets?**

L'exil est le prix de ma liberté. Il a un goût amer et c'est évidemment un déchirement. Quand je suis arrivée, il y a une dizaine d'années, je croyais qu'en quittant l'Iran ma vie allait être heureuse, que je venais au soleil... Mais la réalité m'a rattrapée. Et la réalité, c'était que j'étais loin de ma famille et de mes amis, projetée dans une autre culture, dans une autre société.

C'était comme si j'avais quitté la prison qu'était l'Iran pour tomber dans une autre – celle de l'exil que je me créais moi-même.

À l'époque, il m'est même arrivé de me demander si je n'aurais pas mieux fait de rester sous la dictature parce que je réalisais qu'en étant loin je perdais ma colère, mon esprit de révolte et mon côté un peu sauvage – et ça m'attristait beaucoup. Heureusement, j'ai trouvé un juste milieu et je suis très fière de ma décision.

Et si la douleur de l'exil reste toujours, elle est plus facile à supporter que celle que je ressentirais si j'avais renoncé à mon rêve: goûter à ce que veut dire la liberté, goûter le fait d'être une actrice qui peut jouer sans voile ni entraves – comme le résume très bien le fameux slogan «Femmes, vie, liberté» puisque, toute ma vie, j'ai simplement voulu pouvoir vivre libre tout en étant une femme. En restant en Iran, cela n'aurait pas été possible. Donc... des regrets, non!

La voix de l'exil

EXPATRIÉE EN FRANCE, MINA KAVANI TROUVE UN RÔLE MIROIR DANS NO BEARS, DONT ELLE EST AUSSI L'AMBASSADRICE EN L'ABSENCE DE SON RÉALISATEUR

LE DERNIER FILM DE JAFAR PANAHI

RENCONTRE Jean-François Pluijgers

Lorsqu'on la rencontre au festival d'Ostende, cela fait presque six mois que Mina Kavani assume un rôle auquel elle n'était nullement préparée: ambassadrice d'un film dont le réalisateur est incarcéré. Le film, c'est *No Bears* (Aucun ours, critique en page 22), et le réalisateur, Jafar Panahi, arrêté le 11 juillet dernier par les autorités iraniennes pour s'être inquiété publiquement du sort réservé à ses collègues Mohammad Rasoulof et Mostafa Al-Ahmad. Si, de son propre aveu, "l'expérience est très étrange", l'actrice s'en acquitte toutefois de bonne grâce, évoquant dans un même élan le film et son rôle, Zara, la situation de Jafar Panahi comme sa condition d'exilée, de même que la réalité iranienne. Raccord en cela avec la démarche esthétique d'un cinéaste ayant toujours brouillé les frontières entre réel et fiction. Ainsi, encore, dans ce nouvel opus où il ne laisse à personne d'autre le soin de jouer un réalisateur frappé d'une interdiction de quitter l'Iran. Et s'étant rendu dans un village reculé de la zone frontalière pour tourner à distance un film dont l'équipe et les acteurs se trouvent en Turquie, où il raconte l'histoire d'un couple -Mina Kavani et Bakhtiar Panjei- attendant les faux passeports qui lui permettront de s'enfuir.

Actrice dans le vrai sens du terme

Par la magie du cinéma, *No Bears* réunit donc un réalisateur ne pouvant pas quitter son pays et une comédienne ne pouvant pas y retourner, elle qui vit depuis une dizaine d'années en exil à Paris. Originnaire de Téhéran, Mina Kavani a grandi dans une famille d'artistes, étant élevée par son oncle Ali Raffi, acteur et metteur en scène iranien aujourd'hui octogénaire que l'on vit notamment chez Agnès Varda, dans *L'une chante, l'autre pas*. Et qui l'a distribuée, enfant, dans l'un de ses films, *Agha Yousef*, l'initiant à un monde tout en lui inoculant sa francophilie. "Il m'a transmis et appris tout cela. Je devais avoir ça en moi: depuis 12 ans, je voulais devenir actrice, je participais à ses répétitions de théâtre depuis que j'étais toute petite, et je savais que je voulais faire ça. Plus il me parlait des grandes figures de cinéma, plus il me donnait envie de quitter l'Iran. Donc, il m'a un peu éloignée de lui de ses propres mains, et ça a été douloureux aussi pour lui quand je suis partie. Mais voilà, c'est comme ça que je suis entrée dans ce métier, et que j'ai appris l'existence du Conservatoire national d'art dramatique de Paris, où j'ai voulu rentrer. Je



Mina Kavani: "Je devais faire tout ce chemin, tout ce parcours pour construire ma personnalité."



rêvais de faire vraiment le parcours classique d'une actrice, mais en France."

En 2010, la jeune femme franchit le pas, rejoignant la classe de Jean-Damien Barbin. Son exil parisien prendra des contours définitifs quelques années plus tard lorsqu'elle tourne *Red Rose* de Sepideh Farsi, un film ayant la "vague verte" de 2009 pour toile de fond, où le fait d'apparaître chevelure à l'air et dénudée lui vaut l'opprobre définitif des autorités de son pays. "Si je l'ai fait, c'est parce que le personnage le demandait, et que mon cerveau artistique me disait: "Si j'étais une actrice libre, en France, et qu'on me proposait ce personnage, je le ferais si c'est justifié. Alors pourquoi est-ce que je devrais m'emprisonner parce que je suis Iranienne?" J'ai toujours eu le désir d'être une actrice dans le vrai sens du terme, pas une actrice iranienne ou une actrice enchaînée." De l'exil consécutif, elle raconte combien il fait désormais partie d'elle, la douleur aussi, dont l'art et ses projets artistiques seuls lui permettent de se détacher. Mais si elle ne tait pas la souffrance, c'est pour ajouter aussitôt n'avoir jamais éprouvé le moindre regret: "Je savais que je ne voulais pas être une actrice sous le régime de la république islamique, c'était très, très clair."

Tempérament de tragédienne

Venant après plusieurs films et pièces de théâtre, mais aussi un seule en scène intitulé *I'm Deranged - d'après la chanson de Bowie*, sourit-elle-. *No Bears* a eu des parfums de délicieuse surprise. La rencontre avec Jafar Panahi était hautement improbable en effet, eu égard à leurs parcours respectifs. "Il cherchait une actrice exilée, et nous ne sommes pas si nombreuses..." Quant à l'expérience d'un tournage clandestin, à distance par surcroît, Mina Kavani raconte qu'elle n'est pas allée sans la dérouter dans un premier temps: "N'importe quel acteur cherche le regard de son réalisateur, et je ne l'avais pas. J'étais donc frustrée, même s'il y avait son équipe, qui était très intelligente et le connaissait très bien. Une fois que le travail a commencé, je me suis habituée, et je me suis rendu compte qu'en fait, il était très présent avec nous, là-bas." Avec pour point d'orgue une scène de monologue où Zara, son personnage en transit, se livre sans filtre, permettant à l'actrice de laisser libre cours à son tempérament de tragédienne, elle qui cite Gena Rowlands, Isabelle Adjani et Anna Magnani parmi ses inspirations. "Zara me ressemble beaucoup par certains aspects, et pas du tout par d'autres, il y a un côté un peu miroir entre nous. Je n'ai pas été en prison, et n'ai pas été torturée. Mais par contre, pendant un long moment dans ma vie, j'ai été confrontée à la question de "qui a dit que, quand on part, on se sent plus heureux?" J'étais obsédée par la jeunesse iranienne habituée à vouloir quitter le pays pour aller vivre ailleurs, alors que cet ailleurs est aussi difficile, dur et violent. Comme Zara, ça fait dix ans que je vis en France et que je ne suis pas retournée dans mon pays, j'avais le même cri en moi." La voix de l'exil, comme en écho aussi à la réalité iranienne du moment qui, forcément, l'accapare: "Quand on est iranien, on n'échappe pas à la politique. Ça fait partie de nous, de notre identité, c'est comme ça..."